

Comme le silence permet à la musique de jaillir, l'hospitalité ouvre un espace où du nouveau peut advenir, c'est en ce sens qu'elle est un acte créateur.

Marie-Odile PONTIER

L. A. C. - n° 266 Vivre c'est se risquer à créer 2012

Vivre c'est se risquer à créer

Écrire : un chemin de liberté

Art différencié

Faire lever la résurrection dans un jardin

ÉDITORIAL	
Comité de rédaction	1
Première marches vers la création	
Olivier CAPON	5
Dialogue entre un danseur et une musicienne	
Myriam BRELLE et Simon BAILLY	13
Des bâtisseurs	
Michel DAVID	21
Un champ de création	
Marie CONSTANT-TROUSSARD	27
Écrire : un chemin de liberté	
Jean-François PENHOUËT	33
La Bible, tout un poème	
Pierre CHAMARD-BOIS	37
Art différencié avec des personnes handicapées	
Christelle SEGUENOT	45
Créer, c'est se risquer à vivre	
Dominique FONTAINE	53
Quand créer donne d'être accordés	
Marie-Odile PONTIER	61
Faire lever la résurrection dans un jardin	
Jean-Christophe HOUOT	65
Reconnaître la présence du Ressuscité dans nos vies	
Marie-Odile PONTIER	69
Un livre, un auteur	
Daniel Arase <i>On n'y voit rien . Descriptions</i>	73
Sources	
Jean-Marie PLOUX	77

Communauté Mission de France

La "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : www.mission-de-france.com

Directeur gérant	: Arnaud FAVART	
Responsable	: Danièle COURTOIS	
Comité de rédaction	: Pierre CHAMARD-BOIS, Danièle COURTOIS, Dominique DEVISSE, Arnaud FAVART, Pierre GERMAIN, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Yves PETITON, Marie-Odile PONTIER, Nicolas RENARD, Marie-Christine SER	
Maquettiste	: Arnaud TOMASSO	Relecture : Michel GROLLEAUD
Abonnements	: Secrétariat	Photos : Communauté Mission de France

Abonnements (5 numéros par an) France et étranger : Abonnement ordinaire : 32 € – Abonnement de soutien : 38 €
Le numéro : 7,00 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,60 €.

Lors d'une Université d'été de la Communauté Mission de France, Christoph Theobald avait remarqué que la présence du Christ Ressuscité se caractérise par sa discrétion absolue et par son respect non moins absolu de l'aventure de tout être humain et de sa liberté. Ce Premier-Né d'entre les morts est Celui en qui le Créateur s'est risqué de manière totalement nouvelle : Il s'est fait homme. C'est ce qu'on appelle le mystère de l'incarnation. Les Sources, que vous trouverez à la fin de ce numéro, proposent de méditer cette fécondité de la vie qui se renouvelle elle-même par ce mystère, à partir d'un texte de Pierre de Bérulle

Vivre, ne serait-ce pas recevoir la liberté de se risquer à créer, acte gratuit par excellence ? Pour réaliser ce numéro, nous sommes partis de l'expérience des ateliers créatifs pendant les universités d'été. Ces ateliers sont une forme de décentrement dont la productivité n'est soumise à aucun résultat pré-déterminé. Ce sont donc des espaces hospitaliers où chaque participant vient librement et est accueilli tel qu'il est.

C'est dans cet esprit qu'Olivier Capon livre son expérience avec des compagnons d'Emmaüs. Il témoigne que la première marche vers la création est de permettre l'expression et la mise en œuvre des savoir-faire de celui qui arrive, seul et démuné. Puis, nous avons proposé à deux jeunes de vingt-cinq ans de dialoguer sur le retentissement dans leur vie de la pratique de leur art : Simon est danseur, Myriam joue de l'alto.

Ensuite viennent trois autres témoignages : A la suite d'un été à Mazille, Michel David montre comment son expérience de bâtisseur, en compagnonnage avec d'autres, le fait entrer dans un dynamisme créateur porteur d'éternité. Marie Troussart, comme psychothérapeute, utilise l'argile avec ses patients pour les aider à mobiliser leur élan créateur. Jean-François Penhouët raconte sa découverte et sa pratique des ateliers d'écriture comme chemin de libération de la parole, en particulier en prison.

En guise d'interlude, Pierre Chamard-Bois nous introduit à la dimension poétique de la Bible, à considérer comme un pont jeté entre la culture de notre temps et le christianisme.

Ensuite, Christelle Seguenot rapporte comment la rencontre avec des personnes avec un handicap mental s'est transformée en rencontres vraies par le biais de leurs œuvres artistiques, leurs dessins et peintures. L'interview d'un couple par Dominique Fontaine élargit le processus de création à toutes les dimensions de la vie, y compris la mort.

Viennent ensuite trois articles écrits dans une dynamique de reconnaissance de la présence du Ressuscité dans nos vies. Tout d'abord, Marie-Odile Pontier relit l'expérience de création d'un spectacle musical dans le cadre du service-jeunes de la Mission de France: « quand créer donne d'être accordés ». Puis Jean-Christophe Houot se demande s'il est possible de faire lever la Résurrection dans le jardin d'insertion où il travaille. Un troisième texte de réflexion recueille ce qui est trace de la vie du Christ Ressuscité dans ces expériences relationnelles fortes : être ouvert à plus large, se laisser désorienter, vivre comme hôte qui sait à la fois recevoir et donner peut faire entrer dans cet espace de gratuité où l'Amour n'a pas de frontière.

Dans une ligne déployée tout au long de ce numéro, la rubrique "Un livre, un auteur" nous interpelle sur notre habituel aveuglement quand on regarde une œuvre d'art : Que cherchons-nous à voir en fait ? Que regardons-nous vraiment ?

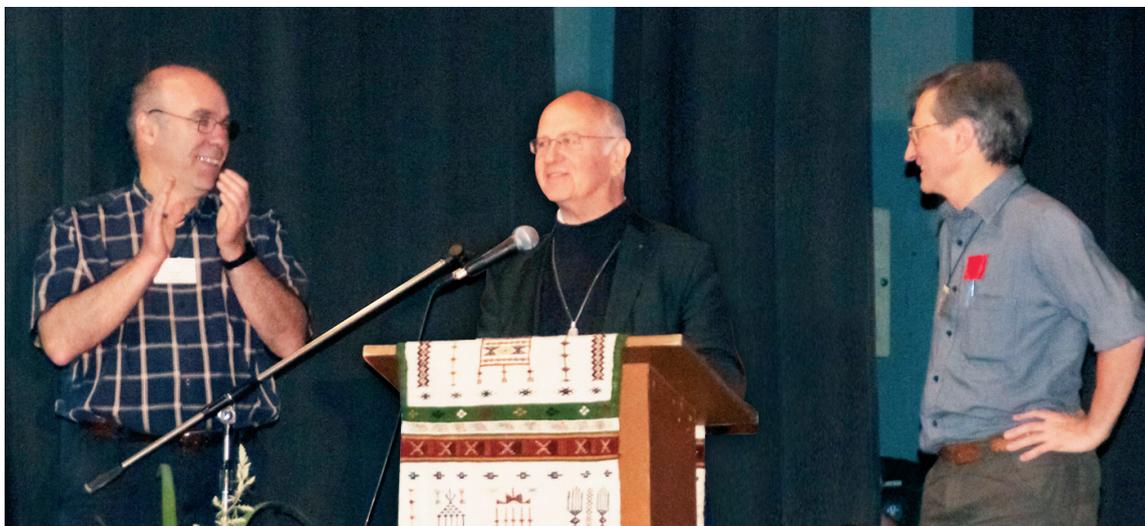
« La découverte de la gratuité de la vie et l'invitation à donner gratuitement, même à l'ennemi, ne sont nullement réservées aux disciples de Jésus ; elles sont accessibles à tout être humain. Seul celui qui pose effectivement les gestes humains gratuits en faveur d'autrui (Mt 25, 31-46) peut alors percevoir dans le secret non pas un « retrait », mais le Père qui garantit ainsi sa liberté d'homme, ce Père qui lui donne d'être comme lui. » (Christoph Theobald, Le Seigneur qui donne la vie, Concilium 284, 2000, p.94)

Le comité de rédaction

PROCHAINS THÈMES :

n° 267 Assemblée Générale 2012

n° 268 Respecter le vivant



Au cours de l'Assemblée Générale de 2012, le Père Yves Patenôtre, prélat de la Mission de France a annoncé officiellement la nomination d'Arnaud Favart au poste de vicaire général pour succéder à Dominique Fontaine arrivé en fin de mandat.

De ce fait Arnaud devient le nouveau directeur de la revue. Nous remercions chaleureusement Dominique pour le travail accompli, nous saurons encore solliciter ses talents. Nous souhaitons la bienvenue à Arnaud, bien connu de nos lecteurs pour sa plume imagée.

Le Comité de rédaction

Premières marches vers la création

Par Olivier Capon



Membre de la Communauté Mission de France avec son épouse Chantal, Olivier est dans l'équipe de Rennes. Engagé pendant 18 ans dans le mouvement Emmaüs, il a quitté la communauté de Vannes en janvier dernier.

A 51 ans, il cherche à donner une autre forme à sa présence et sa coopération avec les personnes en situation d'exclusion.

Mon engagement professionnel a toujours été lié à la quête d'intégration et d'épanouissement de chacun dans la communauté de tous. D'abord animateur confronté au chômage des jeunes de banlieue, j'ai travaillé entre 1989 et 1994, dans le domaine de l'insertion par l'économique en vue d'une hypothétique réconciliation de l'entreprise avec le champ social. Mais cette façon de poser la question m'est apparue trop étroite et excluante pour les plus fragiles. J'ai alors cherché un espace qui puisse accompagner ces derniers dans toutes leurs dimensions d'homme, au-delà des seules capacités à produire au sein de l'économie de marché. C'est ainsi que j'ai intégré le mouvement Emmaüs et ses communautés.

J'y ai découvert la force et le sens du travail solidaire. Principal levier des communautés Emmaüs, le travail permet de « faire société », de vivre digne et reconnu au-delà des fractures personnelles. Mais j'ai aussi découvert que cette dynamique vécue de façon exclusive ne faisait que peu de place aux loisirs, activités créatives ou citoyennes. Les week-ends devenaient des temps « morts », les soirées des verres « vides » et certains compagnons

faisaient de leur atelier un « bunker ». Les compagnons existaient surtout comme travailleurs.

Du coup, durant mes 18 ans d'Emmaüs, j'ai cherché à développer dans les communautés les temps et espaces de créativité, à faire émerger les trésors cachés, sensibles, qui invitent au dialogue avec soi-même, avec l'autre, et à toucher du doigt « ce qui nous dépasse ». Ces chemins de création arpentés avec les



compagnons nous ont bousculés, eux comme moi : découverte de l'autre, renforcement des liens et de la confiance, fenêtres qui s'ouvrent doucement en soi et sur le monde, humanité re-suscitée. En voici quelques images...

Le début d'un dialogue

En communauté Emmaüs, la première marche vers la création était de permettre l'expression et la mise en œuvre des savoir-faire de celui qui arrivait. « J'ai besoin de toi ». Jean-Paul et le tri des métaux, Michel qui refaisait les cornières des armoires, Marc dans le potager... à chaque fois, ce fut une découverte, une aubaine pour le groupe, et pour le compagnon un peu de fierté. Il se redressait et se reconnaissait « sachant », il comptait pour le groupe et la confiance naissait. C'était le début d'un dialogue, comme pour la samaritaine devant le puits. « Donne-moi à boire ».

Se réconcilier avec soi-même

Jean avait du mal à se concentrer, sa tête était pleine de choses contradictoires, il doutait de lui-même. Mais dans l'atelier de réfection des cadres et tableaux, avec Aline il a appris à refaire à l'aquarelle les encadrements de couleurs des gravures anciennes. Il se laissait conduire par le pinceau, se concentrant et apprenant à lâcher le fatras de sa tête ; il se reculait et se surprenait à aimer ce qu'il faisait. Plus tard, il a appris à trier les tableaux, s'est autorisé à donner son avis sur les toiles, osant l'expression d'un sentiment, d'une émotion, puis faisant des propositions de nouveaux encadrements, de nouveaux volumes, de nouvelles couleurs. Il s'est mis à créer à partir des trésors collectés par la communauté. Aujourd'hui, cette activité est la seule qu'il ait investie dans la durée, c'est son pôle de sérénité et de réconciliation avec lui-même.

Création collective, chemin de cohésion

Il y a 2 ans, à l'occasion d'un festival de marionnettes, une plasticienne est venue à la communauté nous aider à créer une grande sculpture. Sous le regard taquin, voire un peu jaloux des autres compagnons, un groupe de 8 compagnes et compagnons s'est lancé dans l'aventure. Les débuts ont été épiques : il fallait imaginer, dessiner, proposer, s'écouter, choisir un matériau, bref se mettre d'accord sur l'idée et sa réalisation. Dans le groupe mis à l'épreuve, chacun finit par trouver sa place : Fatia sur sa chaise mettait de l'ambiance, Claude assemblait, Yvon faisait les travaux de force, Gérard glanait le matériel... Deux mois plus tard, on a vu naître Madame Casserole, une Mama géante faite entièrement d'ustensiles de cuisine de fer blanc et d'aluminium. Le groupe a exposé son œuvre devant le théâtre d'Auray, un groupe devenu solidaire et rassemblé au delà des tensions des débuts, des envies d'abandon, des quolibets qu'il fallait supporter. De cette création collective est née une forme de fierté

pour toute la communauté et une cohésion des artistes, qui ont appris à s'apprécier avec leurs différences. Il a fallu pour cela sortir de leurs habitudes, prendre le risque d'aller vers l'inconnu, faire de la place à l'autre et ne pas tout maîtriser.

Frères sur les planches

Le mardi soir, je passe prendre Robert à Emmaüs, car depuis un an nous faisons du théâtre ensemble. Le théâtre a changé quelque chose dans nos relations : je ne suis plus tout à fait responsable de la communauté, ni Robert compagnon. Nous sommes deux bons hommes, qui avons le trac, des maladresses sur scène, des trous de mémoire. Retrouver les autres pour « jouer » est devenu un rendez-vous que nous aimons. Nous répétons toujours la même scène, mais chaque fois c'est inédit. Nous pensions nous connaître à Emmaüs, nous nous découvrons sur scène. Sentiment d'appartenir à une même famille, nous si différents ; fidélité au fil du temps, lien très

ordinaire qui, une fois les masques tombés, fait notre humanité et, de nous, des frères.

PS : Dernièrement, Robert a écrit aux autres fils de sa mère, lointains et douloureux, pour les inviter à la « Première ». Sans doute a-t-il quelque chose de neuf à leur dire, à leur montrer...

Montrer un autre visage

Début 2009, Alain est décédé dans sa caravane. Compagnons bouleversés. Le lendemain, Fida, à partir d'une photo d'identité, entreprit d'en faire le portrait. Sur une vieille toile il a couché les couleurs, projeté Alain dans une galaxie d'étoiles, une grande croix derrière la tête, « c'est celle qu'il a



portée toute sa vie ! ». Fida c'était « gros bras et grande gueule », un qui n'en faisait qu'à sa tête.

Tous nous lui avons découvert un autre visage, il a touché une part intime de nous-mêmes, et les jours qui ont suivi l'enterrement, il a eu dans le groupe une place à part et des rapports pacifiés.

Laisser passer l'émotion

De son côté, dans le cimetière, Louis a lu un petit mot. Il avait mis du temps à l'écrire... quelques phrases et beaucoup de fautes sur un papier chiffonné. Louis c'était le père « la frime »... et on ne l'attendait pas sur ce registre, laissant tomber sa superbe, se mettant à découvert avec des

mots « poème ». C'est la première fois que je le voyais mettre en mots une émotion.

Prendre le risque de renverser l'ordre des choses

Pour participer à une « parade de rue », nous avons créé en 1995 un groupe de « tambours ». C'était une première et les moqueries allaient bon train dans les ateliers. « C'est pas du boulot ! On n'est pas des guignols ! » Finalement, après un bon temps d'explication, nous avons décidé que chaque jeudi, à la communauté et sur le temps de travail, un professeur de l'école de musique animerait ces séances de « percussion » avec ceux qui le souhaitaient.

Une petite dizaine de compagnons, l'assistante sociale, deux responsables, quelques bénévoles s'y sont donc retrouvés... et découverts. C'était décapant, car Bernard, mon collègue responsable, d'ordinaire si pointilleux quand il s'agit du matériel, cassait ses baguettes à chaque fois, Gilles souvent stigmatisé comme

« fêlé » jouait comme un dieu, Djamel le cuistot (un peu caractériel) battait la cadence pour tous, et moi j'essayais de suivre avec bien du mal. Voilà que sur cet autre terrain de la création, les « chefs » étaient à la traîne et les derniers devenaient les premiers, les images et représentations étaient renversées.

Devenir contagieux

De l'atelier « fripes », à force d'entendre les tambours du jeudi, les bénévoles se sont mis à imaginer et réaliser de superbes costumes avec de vieilles couvertures ; de son côté, Daniel avec d'autres compagnons restés dans leurs ateliers, se sont mis à fabriquer nos instruments avec des tonneaux et de la toile de voile, le soir après le boulot. Lors de notre première sortie publique avec les enfants du conservatoire, nous étions les plus beaux,



avec un trac terrible, les spectateurs ont vu un visage inédit des compagnons, tous à la communauté étaient fiers. La création c'est contagieux, comme un appel à sortir de l'atelier, à laisser l'ouvrage sur le métier pour participer, aider, être de la fête ; communier ? « Ils laissèrent leurs filets et le suivirent ».

L'été qui a suivi, Djamel pour la première fois a pris des vacances en dehors de la communauté, Gilles s'est arrêté de « picoler »... pour un temps, Gwénolé a rejoint le Bagad de Quimperlé, et moi, je suis parti le cœur gonflé pour travailler dans une autre communauté. Envoi.

Don de soi

Pour la journée mondiale du refus de la misère, nous avons décidé avec d'autres associations, de « planter » sur le port de Vannes des portes à ouvrir pour dire non à la misère. Une petite dizaine de compagnes et compagnons se sont mis à créer leurs portes « paroles ». Certains ont conçu leurs portes ensemble, se

conseillant ou admirant ce que faisait l'autre ; Claudie, blessée par la violence vécue dans son pays, m'a apporté une cognée pour que je puisse l'aider à défoncer la sienne. Et puis il y a eu Sébastien ; il n'a rien dit, il a choisi une petite porte de chêne et dans l'intimité de sa chambre, il a creusé à l'opinel « la rue reste gravée en moi » ; il a collé une photo de lui « avant » et misérable, et une autre qu'il m'a demandé de prendre sur le mur blanc de la nouvelle communauté. Il nous a apporté sa porte le jour de la manifestation, elle était brute, belle et malhabile, elle était lui. Sur le port il s'est livré, nommant son enfermement d'avant, libre de ce qu'il devenait. Tout était dit... avec une porte « passage », une passerelle jetée à la volée, qui l'a aidé à traverser son propre fossé. Liberté retrouvée de faire et d'être sur la place publique... sans béquilles.

Renouer avec la confiance

Medhi restait dans l'ombre du groupe, ou confiné dans sa chambre avec son mal

de ventre chronique, plus happé par son portable et les jeux vidéo que par la lecture. Et puis il y a eu ce déclencheur, lorsque je lui ai demandé de reprendre l'activité librairie en salle de vente. D'abord surpris, Medhi releva le défi. De nombreux changements étaient à opérer en termes de présentation des ouvrages, d'aménagement de l'espace et de collaboration avec les bénévoles. Avec leur soutien, il apprit au fil du temps à repérer les livres de valeurs, à s'extasier devant de beaux ouvrages, à les sélectionner, à en évaluer le prix. Il retira certaines étagères, en rajouta d'autres, accrocha des posters, et se mit à diffuser de la musique à la venue des clients. Il devint le « patron » du stand, mettant en scène livres et objets de rêve, la vieille machine à écrire, le globe terrestre, l'aménagement d'un petit salon en osier pour l'accueil des clients. Medhi a renoué avec la confiance, et depuis 18 mois, s'est engagé dans un travail thérapeutique, pour remonter sa rivière, et passer du sommeil douloureux au réveil... long est le chemin.

Postscriptum

Tout est fragile mais tout est beau :
Dépasser ses peurs, retrouver confiance en soi et accepter au-delà de ses pudeurs, de se découvrir « autre », de faire advenir une partie cachée ou tue de nous-mêmes.
Risquer la relation à l'autre, son regard bienveillant ou critique, lui faire à nouveau confiance alors que d'autres « autres » nous ont blessés.
Éprouver la liberté d'être, s'autoriser à se dire, laisser sa trace, signer l'œuvre de son nom.
Donner de soi dans un domaine inédit, surprendre, réaliser du neuf, une chose unique.
Participer ainsi à la beauté du monde, s'en sentir petit à petit responsable et faire signe dans la communauté des Hommes.
Prendre le risque de mourir, de naître, de vivre.
Merci, Seigneur, de m'avoir fait « passeur ».

Dialogue entre un danseur et une musicienne

Par Myriam Brelle et Simon Bailly, propos recueillis par Marie-Odile Pontier



Myriam, 26 ans, fait partie d'un groupe de jeunes professionnels de la Mission de France. Elle est professeur de français en collège et joue de l'alto en amateur.



Simon, 25 ans, est membre de l'équipe service-jeunes de la Mission de France. Il danse.

Marie-Odile : Simon, qu'est-ce qui t'a amené à devenir danseur ?

Simon : A l'âge de 15 ans, je me suis retrouvé déscolarisé. J'ai passé un an et demi à pratiquer intensivement les jeux vidéo. L'une de mes sœurs dansait beaucoup la salsa et le hip-hop, pour son plaisir. Je la voyais partir en boîte de nuit, je sentais que ça la rendait plus vivante. J'étais attiré, j'ai voulu essayer moi aussi. J'ai commencé à prendre des cours de danse et ça m'a bien plu. Le lieu des cours me plaisait bien : un vieux bâtiment mal entretenu avec une cour intérieure dans laquelle toutes sortes de musique résonnent depuis les fenêtres

des différents studios. Toutes sortes de personnes s'y trouvent, chacune pour des raisons personnelles. Certaines sont un peu pathétiques, comme ces femmes de quarante ou cinquante ans qui viennent prendre des cours de pointes classiques 'pour s'y voir', c'est assez touchant. L'hiver, on arrive tous couverts de vêtements, puis une fois changés, on se retrouve dans des tenues souvent incongrues, l'odeur de transpiration flotte dans les escaliers et les couloirs ... à la fin du cours, le professeur nous apprenait généralement une petite variation, il montait le son dans les enceintes et nous laissait danser, j'étais pris dans la musique, je me sentais danser, je me sentais bien, je me sentais beau.

Myriam : Je ressens aussi cela dans mes cours de rock. D'abord, il y a l'apprentissage des pas. Et puis quand le prof met la musique très fort et qu'on est tous en train de danser, c'est vrai qu'on se sent beau !

Simon : Oui, on est comme jeté dedans, dans la musique et dans le mouvement. Autrement, et pour parler des motifs plus souterrains qui m'amènent à danser, je dirais simplement qu'il s'agit d'un champ d'expression.

Marie-Odile : Que se passe-t-il pour toi dans le processus de création ?

Simon : L'intérêt d'une création dépend de beaucoup de facteurs, notamment des directions de travail, des thématiques retenues, de la qualité des relations humaines, etc.

Cela prend du temps, celui d'élaborer une sorte de langage corporel à partir de sensations concrètes. C'est l'échange avec le chorégraphe qui permet d'établir un registre de sensations et de le mettre en œuvre. Par exemple lorsque nous travaillons sur la mobilité de la



colonne vertébrale, ça m'intéresse d'observer comment mon corps se comporte. Cela me met en travail et je progresse à travers des sensations agréables ou contraignantes. Mon corps c'est moi-même, il me confronte précisément à ce que je suis. Par exemple à mes débuts, je manquais terriblement d'appuis dans le sol et cela indiquait très bien mon manque d'appuis en général. Chez moi la vie et la danse sont unifiées. Je ne suis pas danseur par profession. Je suis Simon et je danse. Ma vie c'est de danser.

Marie-Odile : Est-ce que tu dirais que la découverte de la danse à 16 ans et demi a été une sorte de résurrection pour toi ?

Simon : Parler de résurrection n'évoque rien pour moi. C'est une représentation abstraite. Ce qui me parle, c'est la traduction qu'en fait Chouraqui : "il s'est réveillé", cela c'est concret. A 16 ans, j'avais la tête dans le guidon. Quand j'ai découvert la danse, je me suis senti à l'aise, simplement.

Cela n'a pas été une révélation. J'ai avancé progressivement. Aujourd'hui seulement je peux dire que cela m'a réveillé.

Marie-Odile : Et toi Myriam, as-tu aussi ce rapport à la musique ?

Myriam : Jouer de l'alto n'est pas mon métier ; je n'ai donc pas analysé mon rapport à la musique aussi précisément que je l'aurais fait si j'étais professionnelle. Ce que je peux juste dire, c'est que je m'éclate, je me sens bien quand je joue. Est-ce que cela correspond à ce que je suis ? Cette question, je me la suis posée pour mon métier de professeur de français, pas pour le fait de jouer de l'alto.

Simon : C'est tout de même un champ d'expression que tu as choisi ?

Myriam : Ce sont mes parents, eux-mêmes musiciens, qui m'ont proposé de faire de la musique. Toute petite, j'aimais beau-

coup chanter, je chantais tout le temps. On écoutait beaucoup de musique à la maison et j'aimais surtout repérer les différents instruments qui jouaient. Le son du violon me prend aux tripes et je voulais jouer de cet instrument. Je suis venue à l'alto, un instrument que je ne connaissais pas, parce qu'il n'y avait plus de place

en classe de violon ! Il se trouve que

j'ai accroché avec la prof et j'ai persévéré car elle m'a fait aimer cet instrument.

L'alto se prête davantage à la recherche des couleurs et des sonorités qu'à la virtuosité.

L'alto appelle à un

jeu plus intérieur, ce qui correspond

finalement plus à

ma personnalité que le fait de briller au violon.

Marie-Odile : Il semble que tu veuilles te mettre maintenant à

l'accordéon. Qu'est-ce qui te pousse dans cette nouvelle direction ?

Myriam : L'accordéon est un instrument qui se prête à des styles musicaux variés : musette, jazz manouche, chanson française, folk, etc. Et puis, j'aime accompagner et faire danser. Je n'ai jamais aimé jouer seule. Ce que j'aime dans la musique, c'est le fait d'être ensemble, de s'écouter, de s'ajuster, chacun selon sa place dans l'ensemble. Je me sens aussi attirée par le spectacle de rue car j'aime communiquer avec les gens.

Marie-Odile : Créer n'est possible que lorsqu'il y a rencontre

Simon : Je ne suis pas sûr. J'ai un ami jardinier-botaniste de génie. C'est suffoquant de beauté ce qu'il fait. Il a découvert cette passion tout seul, très jeune. Elle n'est pas due à une rencontre. Il y a en moi quelque chose qui cherche à

se développer et qui se dévoile à la faveur de certaines rencontres, mais ce ne sont pas les rencontres qui forgent ce que je suis. Il y a aussi des rencontres que j'ai l'impression d'avoir provoquées tellement je les ai désirées. Ainsi, j'ai ardemment désiré rencontrer quelqu'un qui me permette d'accoucher de ma voix, car j'aime beaucoup chanter. Et bien, cela vient de se faire ! Du coup, j'ai décidé de dégager du temps pendant un an pour travailler plus régulièrement le chant lyrique.

Myriam : Cela rejoint une récente expérience. A l'occasion de la publication d'un recueil de textes de Jean Debruyne réédités, on m'a demandé de lire deux poèmes que je trouve très beaux. Je ne m'étais jamais prêtée à cet exercice. Pourtant, une personne du public m'a dit, à la fin, que j'avais en moi de quoi transmettre ce que j'ai envie. Cette parole me confirme et m'encourage à croire que

ce qui me touche peut toucher d'autres personnes.

Simon : Depuis que j'ai commencé la danse, ce qui m'importe, c'est de parvenir à une certaine intensité d'existence, une intensité brûlante. En dansant, tout mon corps et mon souffle sont pris dans de grandes amplitudes, je suis vivifié.

Myriam : C'est un peu comme, lorsqu'en classe, je dis quelque chose et vois par un sourire ou un regard qui s'éclaire qu'un élève a compris. Je me sens aussi plus vivante, ce qui provoque en moi une grande joie parce que je sens que je suis entièrement dans ce que je dis.

Simon : Je trouve une grande ivresse même quand je danse ou que je chante seul. Je suis ivre de ma propre beauté qui se manifeste. Mais l'ivresse est augmentée quand je suis en interaction avec d'autres. Le spectacle c'est bien, mais la



fête c'est mieux ! La fête commence lorsque les spectateurs deviennent acteurs, chacun apporte sa contribution singulière dans un espace de libre expression, et la qualité et l'intensité de ce que nous partageons se trouvent améliorées, approfondies. Je ne peux pas vraiment dire ce qui se joue alors, mais cela me procure des sensations brûlantes, comme un soleil qui se dilaterait au milieu de moi et tout autour de moi.

Myriam : Cette année, avec les louveteaux que j'encadre, des enfants de 8 à 11 ans, nous avons eu comme projet de faire un film. Pendant le tournage, les moments qui m'ont marquée sont ceux où chaque enfant sait ce qu'il a à faire et s'active au service de l'ensemble, en déployant le meilleur de ses capacités. Chacun est alors nourri par l'œuvre commune. Créer ensemble permet de vivre une grande intensité de vie.

Marie-Odile : Y a-t-il un lien entre la foi chrétienne et ce goût d'intensité ?

Simon : Je ne conçois pas distinctement la danse et la foi. Je danse, j'adhère à l'évangile et au Christ, ces dimensions participent de ma vie simultanément, dans la même respiration. Certains me demandent si j'ai déjà dansé pour Dieu, ça n'a aucun sens, c'est un malentendu. Du moment qu'on est dans le registre du don et de la réciprocité, de la communion, on vit quelque chose d'essentiellement évangélique.

Marie-Odile : L'expérience musicale n'est-elle pas une expérience spirituelle en elle-même ?

Myriam : C'est l'expérience musicale à plusieurs qui est pour moi une expérience spirituelle. Il y faut la dimension de partage. Simon, je ne comprends pas très

bien que tu puisses éprouver de l'ivresse en dansant ou en chantant seul, car alors tu ne donnes à personne ?

Simon : Je rencontre une présence vivante à l'intérieur de moi. Lorsque je chante ou je danse, je le vis en relation à cette présence. Parce que j'ai hérité de la tradition catholique, je désigne cette présence avec les noms que l'on m'a transmis, je crois qu'il s'agit d'une vie divine qui nous concerne tous. Je suis ivre

de cette beauté, cette vie qui monte en moi, cette face de Dieu qui s'exprime, je crois qu'elle concerne tous les vivants et les morts, même si je suis apparemment seul à chanter ou à danser.

Mais le verbe « exprimer » est inadéquat s'il signifie sortir quelque chose de soi. Quand je suis dans un acte juste, soit que je chante soit que je danse, il s'agit plutôt d'une métamorphose. Je deviens cette danse ou ce chant. Il n'y a plus de distance.



Abhijit V. Banerjee. Esther Dublo	Repenser la pauvreté.	Les livres du nouveau monde 264 pages
Pierre Coulange	L'option préférentielle pour les pauvres	Parole et Silence 252 pages
Christine Pedotti	La bataille du Vatican 1959-1965 Les secrets du Concile qui a changé l'Eglise	PLON 528 pages
Angelo Scola	Le mystère des noces I – Hommes-Femmes II- Mariage-Famille	Parole et Silence 390 pages
Claude Hériard	Marions-nous ! Un sacré chemin	Ed de l'Atelier 96 pages
G. Aurenche ; Ch.Deltombe ; P-Y. Madignier ; P.Peugeot et Fr.Soulage	Nous pouvons (vraiment) vivre ensemble	Ed de l'Atelier 96 pages
Jean- Marie Ploux ; Thierry Niquot ; Jacqueline de Tourdonnet	Dieu et le malheur du monde	Ed de l'Atelier 140 pages
Mgr Claude Dagens	Catholiques en France, réveillons-nous	Bayard 400 pages
Semaines sociales de France	La démocratie, une idée neuve	Bayard 250 pages
Guy Jayne	Organisation et logique compétence La dynamique d'une expérience réussie Osons travailler autrement	Ed de l'Atelier 318 pages
Elisabeth Dufourcq	L'invention de la loi naturelle Des itinéraires grecs, latins, juifs, chrétiens et musulmans	Bayard 686 pages
Martine Sevegrand	Les chrétiens contre la guerre d'Algérie	Golias 100 pages
Bernard Housset	L'estime de Dieu	Salvator 293 pages

Des bâtisseurs

Par Michel David



Michel, en équipe Mission de France à Rennes, travaille dans les BTP (Bâtiments travaux publics) depuis 37 ans.

Se risquer à créer, c'est oser exprimer quelque chose de soi, restituer au monde qui nous entoure une représentation, ou laisser une empreinte qui marquerait notre passage sur la terre. C'est aussi reconnaître que nous faisons partie de la création, que nous en sommes dépositaires et responsables et qu'il faut apprendre à la connaître pour mettre en œuvre les matériaux qui la composent, en particulier dans la construction, qui modifie profondément le paysage en ouvrant des carrières béantes dans le sol et en projetant des édifices toujours plus haut vers le ciel.

Quand je suis entré en apprentissage, il fallait apprendre le niveau, l'aplomb, le cordeau

et l'équerre afin de construire solide et droit. Avec mes camarades, nous avons tendance à reproduire des sortes de petits cubes apparentés aux parpaings, assez faciles à aligner au cordeau et à assembler entre eux, à partir des moellons bruts qui nous étaient confiés. Cela prenait beaucoup de temps, produisait beaucoup de déchets et donnait des murets anonymes, sans compter les ampoules.

Avec le temps et l'expérience, partagée avec des maçons confirmés, est venu le « coup d'œil ». Ceux qui ont essayé la maçonnerie de moellons bruts connaissent cet état de découragement qui consiste à retourner maintes fois une pierre dans ses mains et, l'ayant présentée plusieurs fois au mur, à se demander à quoi elle pourrait bien servir et s'il n'y en avait pas une autre parmi le tas qui pourrait mieux convenir. C'est une question de regard.

La pierre a son histoire et une texture. Elle s'est formée selon une échelle de temps qui nous dépasse et nous offre parfois, comme un clin d'œil, une empreinte, voire un fossile. Elle se suffit à elle-même, comme une créa-

tion originale. L'outil qui l'apprête n'apporte que la touche qui va permettre à la pierre d'intégrer un ensemble composé de ses semblables, toutes différentes et pourtant identifiées une à une.

Quand on a passé une journée à ce travail, il arrive qu'on en rêve. Dans le sommeil, les moellons manipulés, triés, évalués dans la journée, mis en œuvre ou préparés pour le lendemain, nous visitent avec apaisement, comme le solde d'une journée qui nous a remplis.

C'est qu'il y a dans ce travail un rapport avec la création : le matériau est issu de la création et nous sommes des créatures. Nous sommes le lien par lequel le matériau participe d'une nouvelle création et, ce faisant, nous construisons notre rapport à la création originelle. Si l'œuvre est régulière, proportionnée, s'intègre dans l'environnement, alors nous percevons une harmonie. Nous pouvons reconnaître dans cette re-création quelque chose de nous-mêmes et en même temps quelque chose qui nous dépasse. Pas seulement en terme de prolongement mais plutôt en terme de consis-

tance ou de plénitude.

Ce qui nous dépasse et nous construit, c'est le lien, comme le fil d'Ariane retrouvé en nous-mêmes, qui nous relie à notre origine et nous ré-assemble intérieurement : nous découvrons en nous cette capacité à produire quelque chose d'harmonieux et durable, à notre mesure et en continuité avec la création.

Pour les bâtisseurs, la pierre est par excellence le matériau d'expression de la construction noble. En France, en particulier, nous en avons une forte tradition et un savoir-faire reconnu. Au Moyen-âge, l'art français s'exporte dans toute la Chrétienté, jusqu'au royaume de Jérusalem. Pour les historiens de l'art, « l'architecture à la française » est caractérisée par la « coupe des pierres » et les nombreux traits qui en présentent les tracés géométriques. La stéréotomie, ou art de la coupe des pierres, est au programme des écoles d'ingénieurs, à l'égal des mathématiques, jusqu'à la fin du 19ème siècle. Dans la Bible on trouve de nombreuses références aux bâtisseurs. Sur chaque autel se trouve une pierre consacrée.

Cette expérience, nous l'avons partagée en croisant des compagnonnages l'été dernier au carmel de Mazille, avec un groupe de scouts compagnons, de compagnons maçons du tour de France, de responsables de communauté des compagnons d'Emmaüs, ainsi que nos « compagnes » et tous ceux qui, cheminant par Mazille, nous ont rejoints quelque temps. Il s'agissait de reconstruire un mur de clôture en pierre sèche en plein champ, au pied du carmel, le long de l'ancien chemin reliant l'abbaye de Cluny au prieuré clunisien de Mazille.

En préalable, la visite de l'abbatiale préromane de St Philibert à Tournus nous a donné un aperçu très riche de ce que peut être l'expression d'une création aboutie de l'art français de la maçonnerie : une représentation du macrocosme.

Destiné à accueillir fidèles et pèlerins, le bâtiment adresse un message au visiteur qui observe la qualité du petit appareil bourguignon édifié dans le style lombard : agencement des espaces, variété des systèmes de voûtement,

élévation de la nef, cheminement vers la lumière, à l'ouest au fond de l'église, à l'étage, entre la nef centrale et la chapelle St Michel, il y a un arc qu'on appelle l'arc de Gerlannus, du nom de celui qui y a laissé une dédicace. De part et d'autre, aux retombées de cet arc, au-dessus des chapiteaux, on voit deux sculptures en vis-à-vis. L'une représente un bâtisseur en action, debout, avec un marteau dans la main droite, faisant signe de la gauche, de profil, l'œil et l'oreille très nettement marqués. L'autre représente un visage de face, les yeux écarquillés, les oreilles rondes nettement décollées, les joues remplies, l'expression est pleine de vie : il semble parler. Il y a un jeu d'expression entre ces



deux pierres sobrement imagées : l'une est signe, l'autre parle.

Ainsi, depuis la chapelle, on bénéficie d'une vue plongeante vers le chœur de l'église, encadrée par les deux sculptures, comme en sous-titre : le maître d'œuvre et sa création sont signifiés pour la parole, la parole fait vivre la création.

Les pierres parlent à ceux qui les écoutent. Elles portent un message dont le sens est donné par la construction elle-même, dans un langage universel.

Ainsi, nous étions en compagnonnage pour bâtir quelque chose entre nous, un mur qui est une limite, mais pas une séparation. Un assemblage d'éléments qui sont croisés pour se soutenir mutuellement dans une élévation, en lien avec la communauté des soeurs, elle-même en retrait derrière cette clôture à hauteur

d'homme, afin d'être totalement disponible à une Présence manifestée.

Nous avons été travaillés par cet ouvrage. Le soleil qui cuit, la poussière qui colle, la pierre qui pèse, la brouette qu'il faut pousser dans le champ nous ancrent dans les limites de notre condition d'hommes. Le travail en équipe, les échanges, les repas, les temps de prière avec les soeurs nous projettent vers un au-delà de nous. C'est un mouvement permanent pour trouver un équilibre et chacun a besoin du travail de l'autre pour avancer.

En retournant maintes et maintes fois son moellon dans ses mains, entre le pied de mur noyé dans la végétation et un cordeau qui bouge sans cesse, chacun a trouvé sa place. La construction a pris forme et le groupe s'est reconnu avec ses différentes faces qui sont chacune une expression de la création, et qui une fois assemblées, sont les faces de l'humanité.

A la fin de la semaine cette portion de mur de 30 mètres de longueur semblait avoir tou-

jours été là : «on ne dirait pas qu'il a été reconstruit » a dit une soeur.

Nous étions en fraternité, avec le sentiment d'avoir également toujours fait partie de la communauté.

Cette expérience nous porte encore. Elle nous donne de la stabilité et de la confiance, à l'image des vieux murs en pierre à hauteur d'homme que l'on rencontre au bord des chemins, qui semblent avoir toujours été là, mais qu'on ne regardera désormais plus comme avant. Ils nous racontent une histoire, celle d'une société d'hommes qui se perpétue et qui laisse derrière elle une empreinte, une trace : ce qu'ils ont appris, vécu, partagé et, en arrière-plan, le dessein qui les a portés. C'est ce regard nouveau opéré en nous-mêmes qui leur donne cette vie, comme une re-création.

« si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que les maçons se donnent du mal ».



Un champ de création

Par Marie Constant-Troussard



Psychothérapeute, Marie propose des séances de psychothérapie corporelle dont la thérapie au Champ d'Argile. Elle travaille dans un service de psychiatrie d'un hôpital de la région parisienne et en indépendante à Nanterre. Elle participe au réseau Santé de la Mission de France.

La Thérapie au Champ d'argile est un travail psychothérapeutique qui utilise le processus créatif comme vecteur de changement et d'évolution personnelle. Cette pratique révèle, notamment, comment l'être humain est appelé à mobiliser son élan créateur pour s'adapter au quotidien, se rencontrer et rencontrer l'autre.

Le dispositif

Le champ d'argile se présente sous forme d'une caisse en bois rectangulaire remplie à ras bord d'argile prête à être modelée et disposée sur une table. La personne en thérapie est assise devant ce cadre et travaille généralement les yeux fermés.

Il s'agit ensuite d'inviter la personne à laisser faire tous les mouvements des mains selon leur propre besoin en contact avec de l'argile malléable. Les mains touchent et sont touchées par l'argile. Elles se mettent en mouvement, en relation avec leur ressenti. L'argile y répond en changeant de qualité et de forme. Les mains y perçoivent alors une autre qualité, quelque chose d'autre. Elles sont alors de plus en plus mobilisées dans ce travail. Les mains caressent, pétrissent, pénètrent, séparent, coupent, arrachent, tapent, modèlent. Le mental s'apaise et laisse la place à l'élan créateur présent au plus profond de chacun. Une nouvelle force jaillit. Progressivement les doigts, la paume, le poignet, les bras, les épaules, le dos, le bassin ; tout le corps ainsi que la psyché sont engagés dans un mouvement qui devient fluide et harmonieux. L'argile se modèle, prend une forme en même temps que l'être se remodèle.

La situation change et le corps peut se mouvoir et se poser dans une nouvelle possibilité. La personne se recontacte, se retrouve en connexion avec son être le plus profond dans une unité corporelle et psychique, en harmonie avec la situation du travail au champ d'argile. Une nouvelle intégration de l'être est en train de se faire.

Mon travail de thérapeute au champ d'argile consiste à accompagner la personne dans ce travail. Il s'agit d'être témoin d'une part du ressenti de la personne avec l'argile et avec elle-même, et d'autre part de percevoir les moindres mouvements des mains, manifestation de l'élan créateur. Je constate aussi les résistances, les zones de blocage et j'encourage les mouvements vitaux, qui n'osent pas toujours s'exprimer, afin de faciliter le processus créatif.

Un exemple de travail au champ d'argile : présentation de Jacqueline :

Jacqueline a 42 ans. Elle présente un état dépressif chronique auquel s'ajoute une problématique alcoolique chronique. Elle présente une très grande passivité au quotidien. Subissant des situations vécues comme insupportables, elle désire changer de vie depuis une dizaine d'années au moins sans que rien ne bouge (projet de se séparer de son mari avec qui il n'y a plus de dialogue depuis très longtemps, chercher un travail,... mais elle semble paralysée devant toute démarche,...).

Les deux premières séances de champ d'argile, Jacqueline trouve de la douceur en contactant cette argile, puis elle s'empêche de modeler la terre en s'interdisant tout changement dans le champ d'argile. Lors de la troisième séance, Jacqueline appuie une main à plat sur le champ d'argile et marque ainsi son

empreinte en même temps qu'elle se ressent dans la pression donnée avec sa main dans la terre. Puis elle trouve l'argile collante. Elle pénètre les doigts dans l'argile jusqu'au fond. Elle trouve alors le fond en bois net et rassurant. Elle creuse alors un sillon au milieu du champ d'argile, puis l'écarte pour l'agrandir et former un passage. Elle termine en posant ses mains de chaque côté de ce chemin.

A la fin de la séance, elle me dit « avoir fait un passage entre les eaux comme Moïse ». Elle ajoute qu'en touchant le fond elle s'est laissée surprendre par ce contact rassurant, au contraire de la terre qu'elle trouvait collante, et a éprouvé du plaisir à enlever la terre pour dégager un passage. Elle ne pensait pas que cela allait être aussi facile.

Ce travail montre un besoin pour elle de changer de vie, mais pour cela il lui faut agir. Elle peut trouver sa propre solution à partir du moment où elle se retrouve en tant que

personne unique (faire son empreinte). Ses mains se mettent alors en mouvement, elle dégage alors un espace en enlevant de la terre (éléments qui l'encombrent), ce qui permet un passage.

Ce que j'ai pu constater dans ce travail et plus largement dans la vie quotidienne :

Dans le travail au champ d'argile l'être humain est invité à être en mouvement, poussé par son élan créateur. Il est appelé à créer un nouveau mouvement et en même temps une nouvelle forme qui débloque une situation figée. Il reprend ainsi une trajectoire de vie.

Souvent, le mouvement ne peut plus se faire pour diverses raisons : internes ou externes (un conflit, une crise,...), le mouvement est inhibé, arrêté, tendu, maladroit ou impulsif. La personne peut avoir deux intentions contradictoires. Il y a alors désir de faire deux mouvements incompatibles, le mouvement s'arrête ou ne se vit pas pleinement (par ex :

désir de douceur et de caresser l'argile et, en même temps, désir d'agresser). Parfois notre mouvement est désaccordé avec cet environnement. Soit parce que l'environnement ne permet pas une adaptation de notre part (dans le champ d'argile la terre est collante ou trop dure), soit que la personne est prise dans ses propres limites.

La vie est mouvement. Il n'y a pas de vie sans mouvement : mouvement des organes (le battement cardiaque), de la circulation sanguine, mouvement du corps, des mains, de l'esprit. Sinon advient la mort.

D'autre part, notre être au monde est en relation : relation avec les éléments, les matières, les objets, les autres êtres vivants, la terre et le ciel. Nous sommes toujours en interaction avec un autre, en adaptation permanente avec cet environnement. Nous sommes obligés de nous accorder en permanence pour être en contact avec cet environnement. En échange, il nous apporte aussi quelque chose, il nous

nourrit, il y a alors assimilation de celui-ci. L'être humain seul n'existe pas. Nous sommes dans un environnement, nous percevons, nous agissons sur lui et lui est sensible à notre action et il agit sur nous dans un double mouvement. Nous le modifions et nous sommes modifiés par lui.

Un événement, une rencontre imprévue peut nous transformer à condition d'être touchés, mûs par cette relation et en échange, nous agissons aussi sur cette situation et sur cette personne qui s'en trouve touchée. L'autre, en même temps qu'il est témoin, devient acteur.

Il est aussi mû par cette transformation. En thérapie au champ d'argile nous parlons de l'haptique ('haptomai' en grec qui signifie toucher) pour décrire la puissance de transformation qui émerge grâce à ce toucher. Dans les Evangiles, Jésus à plusieurs reprises touche ('haptomai') pour guérir, il est même touché et cela libère une force de guérison.

Nous sommes créés par cet événement en même temps que nous le créons. C'est ainsi que notre vie est un champ de création et que nous sommes invités continuellement à un chemin de transformation.

TU NOUS AS DONNÉ POURQUOI ?

Tu nous as donné la liberté.

Qu'elle est lourde à porter !

Tu nous as offert la lumière

Pourquoi l'as-tu faite aveuglante ?

Pourquoi l'as-tu mise sous le boisseau ?

Tu es le maître de la profusion et du multiple

Pourquoi la solitude ?

Pourquoi ne marcher qu'avec deux pieds ?

Combien de sens nous faut-il aiguïser

Pour comprendre le monde et apprécier sa beauté ?

Tu es l'Amour ;

Combien devait être grand ton isolement

Pour partager ton éternité avec nous !



Christophe, lycéen du Frat

Ecrire, un chemin de liberté

Par Jean-François Penhouët



Prêtre de la Mission de France, en équipe Sud-Essonne (91), Jean-François est aumônier à la Maison d'arrêt de Fleury-Mérogis.

Vous, comme moi sans doute, vous n'écrivez plus beaucoup ! Le clavier de votre ordinateur a remplacé le stylo. Et l'email est plus rapide que la bonne vieille lettre distribuée par le facteur. Et je ne parle pas des SMS, tweet....

Se donner la liberté d'écrire

De formation littéraire bien classique, j'ai eu -j'ai encore ? je ne sais trop ! - le goût des phrases bien tournées sans fautes d'orthographe. Les vieux réflexes d'instituteur que je fus me reprennent de temps à autre quand je lis des textes remplis de fautes d'orthographe : je corrige.

Je me suis pourtant surpris à relativiser les « fautes » depuis mon passage au GRETA (Formation Continue de l'Education Nationale). Les jeunes stagiaires dont j'étais chargé ne maîtrisaient pas les bases de l'écriture et de la lecture. C'est alors que je me suis formé pour la lutte contre l'illettrisme. Et j'ai réalisé les erreurs pédagogiques que j'avais faites, en toute bonne foi, quand j'étais dans l'enseignement initial...et j'ai découvert les « ateliers d'écriture ».

Nous disons communément « fautes » d'orthographe. Voilà déjà une connotation morale négative appliquée à l'écrit. Un des premiers logiciels d'apprentissage de la lecture pour adultes, « LUCIL » si je me souviens bien, avait frappé mon esprit : à la fin de chaque QCM (Question à choix multiple) de contrôle, il n'indiquait pas le nombre de fautes, ...mais le nombre de réponses exactes. Changement de regard !

La peur du stylo rouge qui souligne les fautes plombe l'envie d'écrire. L'ordinateur qui souligne les réussites encourage à avancer.

Un atelier d'artisan

C'est dans ce contexte donc que j'ai découvert les ateliers d'écriture. Il en existe de plusieurs types, appartenant à différentes écoles. Nous n'entrerons pas ici dans ces distinctions. Le postulat sous-jacent à tous est que chaque personne, qu'elle soit illettrée ou professeur de français, porte en elle des potentialités d'expression qui ne demandent qu'à s'exprimer si elles sont sollicitées. Il s'agit de se mettre en situation d'écriture. C'est le rôle de l'animateur du groupe de trouver le déclic. Des blocages, dûs trop fréquemment à la peur des fautes d'orthographe, doivent être levés.

« Ateliers », avez-vous dit ? Oui, c'est un artisanat, pour ne pas dire un art ! Il se pratique en groupe, avec un certain nombre de consignes d'écriture, voire de contraintes. Généralement, l'atelier débute par une mise en condition : lecture d'un texte, jeux de mots, création de mini-textes pour se laisser-aller. L'animateur ouvre alors le temps d'écriture

personnel en donnant le thème, le temps pour écrire ; il invite les participants à se mettre en situation pour composer. Et c'est parti !...Ce n'est pas une dissertation. Chacun laisse sa plume courir. Et le résultat est généralement assez étonnant. Une des contraintes est d'accepter à la fin du temps personnel de lire son texte au groupe. Mais on ne porte pas de jugement de valeur ; on ne discute pas sur le fond. On accueille et on se réjouit ensemble de la création de chacun.

Au GRETA de Libourne (33), où je me suis formé et familiarisé avec cette technique, les stagiaires ont participé à un Concours National d'Écriture. Deux d'entre eux ont été primés, deux jeunes étrangers. Quelle fierté pour eux de monter à Paris et d'être reçus sous les lambris dorés du Ministère ! Quelle fierté de voir le grand pédagogue, Philippe Meirieu, se lever, par respect selon ses propres mots, pour lire des textes produits par des personnes qu'on dit « illettrées ».

Pour les non-primés au plan national, nous avons organisé une « Fête de l'Écriture »

régionalement. Tous les textes produits avaient été rassemblés en un vrai livre remis à chacun. Vous imaginez facilement le bonheur de voir son texte imprimé dans un livre pour quelqu'un qui, jusque là, n'avait peut-être jamais eu accès au livre.

Ateliers d'écriture originaux

Aumônier de prison actuellement, je redécouvre l'importance de l'écriture par une autre approche. Quand quelqu'un est incarcéré, il doit écrire pour tout. Imaginez l'enfer pour un étranger ou un illettré ! L'aumônier fait souvent le porte-plume ou l'écrivain public. En dehors de ce cadre utilitariste, il m'arrive de proposer aux personnes que je rencontre d'écrire pour elles-mêmes dans un premier temps. C'est déjà un peu une « libération » quand je peux mettre à distance sur un papier un bout de mon histoire, de mon enfance, des faits que j'ai commis. Je n'oublierai jamais X... qui, sur plusieurs mois, m'a avoué par écrit ce qu'il avait fait sans pouvoir « commencer » par

la parole. La parole libère. L'écrit est déjà parole.

L'office du Vendredi-Saint à Fleury est presque un lieu d'atelier d'écriture. Après avoir lu la Passion, on laisse un temps libre où chacun peut venir se recueillir devant la Croix, aller se confesser, écrire une prière. Ce jour-là, la densité et le nombre des textes recueillis sont impressionnants. La Parole écoutée suscite la parole personnelle, la parole de vérité qui ne peut souvent s'exprimer de vive voix.

A chaque Université d'été de la Mission de France, on m'a proposé d'animer un atelier d'écriture en lien avec le thème. J'ai souvenir de deux situations d'écriture qui m'avaient particulièrement marqué par les productions : à la table de la Cène, mettez-vous dans la peau d'un apôtre et réagissez aux paroles de Jésus : « Ceci est mon Corps... » Et cette autre situation, à l'occasion de l'université sur la fraternité : imaginez une fin de l'histoire de l'enfant prodigue.

Cette année, au Frat, j'ai eu le bonheur d'animer un carrefour d'initiation à la prière des Psaumes. A partir du Psaume 138 (139), j'ai invité plusieurs détenus de Fleury à composer leur propre prière. Avec leur accord, j'ai emporté ces textes à Lourdes. L'initiation a consisté simplement à lire en premier les prières produites à Fleury et à découvrir le Psaume. Les lycéens étaient émerveillés de la traduction moderne faite par les jeunes détenus de ces vieux mots de la Bible. Ils ont composé ensuite leur propre Psaume, à partir de leur propre histoire...et en retour, ces prières ont été remises aux personnes détenues. Un atelier d'écriture un peu spécial donc, qui ouvre un chemin de prière et crée du lien ecclésial !

Ecrire suppose de prendre du temps, de s'asseoir, se concentrer et surtout consentir à être seul. Oui, c'est vraiment une décision personnelle.

La créativité est à ce prix !

La Bible, tout un poème...

par Pierre Chamard-Bois



Membre de la Communauté Mission de France, Pierre est dans l'équipe de Basse Bretagne. Il participe régulièrement à l'animation de la session "Bible et Mer".

Dans la Bible, on trouve quelques textes que nous qualifions spontanément de poétiques : le Cantique des cantiques, des passages des livres de sagesse, certains psaumes, des hymnes. Mais dans notre culture française, la poésie est le plus souvent associée à un plaisir esthétique. C'est alors la réduire à un divertissement, et on la soupçonne d'être un luxe pour intellectuel désœuvré.

Or la poésie est bien plus que cela. Elle ouvre au mystère, elle peut faire monter la prière, elle donne d'approcher de la source, elle creuse du silence pour une parole d'intimité. Nous allons voir comment la lecture poétique, qui est en fait une écoute, est en harmonie avec la lecture de la Bible comme écoute d'une Parole.

Des auteurs cisterciens du XIIe siècle lisaient la Bible comme « *un immense poème* », où d'un bout à l'autre les mots et les images s'appellent et se répondent, en d'infinies harmoniques. Plus récemment, Jean-Paul II évoquait dans sa lettre aux artistes (1999) : « *L'art, quand il est authentique, a une profonde affinité avec le monde de la foi, à tel point que, même lorsque la culture s'éloigne considérablement de l'Eglise, il continue à constituer une sorte de pont jeté vers l'expérience religieuse.* » En faisant du surplage, c'est aussi peut-être l'Eglise qui s'est laissé distancer par la culture... La poésie, tous les arts, comme balbutiements et parfois acquiescements adressés au Mystère, sont aujourd'hui des passerelles invitant à enjamber les fossés de malentendus creusés entre l'Eglise et le monde contemporain.

La poésie, une œuvre de création

Etymologiquement, la poésie (du grec *poiêsis*) est création. Sa matière première est la langue, avec ses règles grammaticales et ses diction-

naires. Mais aussi ses usages, les œuvres déjà écrites ou transmises oralement. Le poète tire de l'ancien du neuf, de l'inouï, pour permettre à des lecteurs (il est aussi son premier lecteur) d'entendre en eux une parole qui les redonne à eux-mêmes, qui les inscrit d'une manière inédite dans le monde où ils évoluent. Pour cela les poètes construisent avec la langue des lieux d'hospitalité : certains bâtissent des cathédrales, d'autres des abris d'infortune, d'autres encore des ermitages de silence. Mais tous tutoient à leur manière l'indicible en espérant qu'un effluve vienne en retour embaumer l'encre de leur écriture.

Est-ce un hasard si le texte inaugural de la Bible, récit de création, est un poème, faisant apparaître du nouveau à chaque énonciation d'un refrain évoquant l'expir et l'inspir¹ de la parole créatrice : il y eut un soir, il y eut un matin ?

Dans les Actes des Apôtres, Paul à Athènes s'adresse à l'Aréopage :

« *Dieu a créé tout peuple d'humains à partir*

d'un seul pour habiter toute la face de la terre. Il a posé des limites en prescrivant des temps favorables et des bornes à leur habitat. C'était pour qu'ils cherchent Dieu et le trouvent à tâtons, lui qui n'est pas loin de chacun de nous. En effet, c'est en lui que nous vivons, nous nous mouvons et nous existons comme l'ont dit quelques-uns des poètes de chez vous. » (Ac 17, 27-28)

C'est bien le terme poète et non de philosophe qui vient dans la bouche de l'apôtre des nations. Les philosophes construisent des doctrines, destinées à être débattues. Les poètes par contre, ayant vue sur le mystère de la vie, du temps et de l'existence, sont des « *maîtres en tâtonnement* » auprès de Celui qui préside à notre origine. Leur heure est celle du temps favorable qui brise la flèche du temps qui s'écoule inexorablement. Leur jardin est ce monde que nous habitons où ils s'aventurent aux confins du compréhensible et du perceptible qui borborent notre univers humain. Le poète habite des lieux frontières – la nature, la langue, le corps, la naissance, la mort, l'étranger –, il y expérimente le dénuement de son savoir ou de sa dextérité. Il revient parmi les siens la plu-

me illuminée, comme Moïse descendant de la montagne de Dieu vers son peuple, le visage rayonnant d'une lumière divine.

A l'écoute d'un poème

Pour permettre d'entendre quelques harmonies entre la poésie et les Ecritures, je partirai des premiers vers d'un poème d'un poète qui ne se réclame pas spécialement du christianisme, Guillaume Apollinaire :

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienne
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit, sonne l'heure
Les jours s'en vont, je demeure.

Sous le pont *Mirabeau* coule la Seine. Un décor est campé dès le départ (et sera repris à la fin du poème). Les lieux ne sont jamais neutres, ils parlent déjà. Ce n'est pas la même chose de dire d'une manière « *plus objective* » : à Paris, un pont qui porte le nom de Mirabeau enjambe la Seine. Ici, pas de rives, pas de ville.

1. Les poètes s'aventurent parfois aux limites de la langue, par des formes grammaticales inusitées ou par des mots dont l'existence éphémère s'entend sans avoir recours à un dictionnaire : ainsi de l'expir et de l'inspir.

Un pont où le lecteur est invité à reconnaître son lieu, et, en dessous, un fleuve qui coule. « La Seine coule sous le pont Mirabeau » inviterait le lecteur à se situer plutôt sur un bateau qui, suivant le cours du fleuve, en viendrait à passer sous le pont *Mirabeau*. Mais « *Sous le pont Mirabeau coule la Seine* » invite à s'arrêter sur le pont et à plonger son regard dans l'eau qui passe.

Ces quelques remarques visent à mettre en valeur que la lecture poétique ne s'arrête pas à l'information (ce que ferait une lecture littérale), mais qu'elle prend pleinement en compte la façon dont ce qui est dit est énoncé (pour une lecture littéraire). La manière de dire engage le lecteur dans la lecture : elle l'invite à se situer en un point qui offre une vue particulière sur le monde, comme le fait la peinture qui propose un angle de vue au spectateur.

Dans le poème, « *Les jours s'en vont, je demeure* » vient en écho à cette manière d'habiter le monde. L'eau est figure du temps qui passe au rythme des journées, le je du poète (ou du lec-

teur qui acquiesce au « *je* » qui s'offre à lui) demeure le même, ou reste en sa demeure, figurée par ce pont.

Ainsi le lieu résonne avec le temps², sur le registre de ce qui passe ou de ce qui échappe à la maîtrise. Mais une autre figure du temps est proposée : le passé – Faut-il qu'il m'en souvienne... –, l'avenir – Vienne la nuit –, et le présent du poème. Le passé suggère qu'il n'en a pas toujours été ainsi, et l'avenir (désiré *que vienne la nuit*, ou éventuel, *au cas où la nuit viendrait*) propose que cela ait peut-être une fin. Dans le passé, l'enchaînement peine-joie était la règle immuable (la joie venait toujours après la peine). Dans l'avenir l'heure sonnera peut-être, soit pour mettre un terme à l'opposition de ce qui demeure et de ce qui passe, soit pour échouer à l'annuler (bien que la nuit soit venue, que l'heure ait sonné, les jours continuent de s'en aller). Sur ce dernier point, le poème ne conclut pas : il laisse au lecteur une question dans l'indécision de son sens.

Nous retrouvons cette indécision à propos du

2. Un exemple dans l'évangile, à propos de la transfiguration : « *Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques, et Jean, son frère, et il les conduisit à l'écart sur une haute montagne.* » (Matthieu 17, 1). Le septième jour, celui qui suit les six premiers jours, un lieu très élevé non identifié, à l'écart (on peut aussi comprendre en son lieu propre, κατ'ἰδίαν). Cette résonance entre le temps dernier et le lieu au plus près du ciel peut évoquer une expérience de résurrection.

deuxième vers, « *Et nos amours* ». L'absence volontaire de ponctuation laisse ouverte la signification : on peut entendre que ces amours coulent comme la Seine (rattachement au premier vers), ou qu'ils sont ce qui revient en souvenir au poète (rattachement au deuxième vers). A première lecture, une des possibilités saute à l'esprit du lecteur. Ce n'est que dans une lecture attentive ou en échangeant avec d'autres lecteurs qu'une nouvelle interprétation peut être découverte, nécessitant un déplacement de point de vue. On peut considérer qu'ici, comme c'est souvent le cas, les deux significations coexistent sans se contredire, offrant ainsi au texte comme une profondeur où, là encore, le lecteur est invité à s'engager. Le texte poétique pose silencieusement question en laissant ses lecteurs en suspens là où ils croyaient être en terrain assuré ou rassurant. Le poème inquiète, déloge d'une perception naïve, en ouvrant à des espaces de signification comme terrains d'aventures possibles. Par exemple, les amours sont-elles destinées à s'effacer dans l'oubli comme l'eau s'éloigne du pont où nous nous tenons, laissant en une

vivante mémoire la certitude que la peine n'a pas le dernier mot, que la joie viendra toujours sécher ses larmes ? Ou au contraire, la mémoire des amours passées est-elle aussi vive qu'aux jours d'antan, comme une nécessité (faut-il qu'il m'en souvienne) ou comme un devoir³ ?

La Bible, un champ à labourer poétiquement

Et si l'Évangile était aussi un contexte de lecture du poème ? Le vers « *Vienne la nuit sonne l'heure* » peut résonner pour un familier de l'évangile selon saint Jean. La nuit pourrait être celle du Christ qui entre dans sa passion ; l'heure, celle de l'Heure évoquée tout au long de l'évangile où sa gloire se manifeste pleinement par la mort sur la Croix. « *Père, l'heure est venue ! Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie* » (Jean 7, 1) Une Heure qui brise le temps chronologique qui passe inexorablement pour révéler chaque instant comme une semence de vie éternelle. La joie venait toujours après la peine... Cela sera-t-il encore vrai pour les disciples, lors de cette épreuve au terme de la vie de Jésus inaugurant un régime

3. « *Ne fallait-il pas que le Messie souffrît tout cela pour entrer dans sa gloire ?* » (Luc 24) Dans quel sens prendre ce « ne fallait-il pas ? »

de joie complète ? La promesse en a été faite aux disciples : parlant de sa passion, Jésus leur dit « *Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite.* » Il est probable qu'Apollinaire n'avait pas tout cela clairement en tête quand lui vint ce poème, mais, à tâtons, les poètes frôlent souvent le Dieu caché dont parlait saint Paul à Athènes, sans pouvoir le nommer. Ou, en d'autres termes, le Verbe qui inspire tout humain, ne doit pas dédaigner de se glisser discrètement dans des écrits bien inspirés qui semblent à mille lieux de toute préoccupation religieuse. La Bible offre un contexte de lecture aux œuvres littéraires qui révèle une inspiration qui dépasse la vue basse avec laquelle, la plupart du temps, nous les concevons ou nous les lisons.

L'Écriture comme dynamique de résurrection

Mais la Bible est elle-même un espace de résonance extraordinaire qui invite à reconnaître dans chaque passage des échos du Verbe qui œuvre au cœur de l'humanité. Nous l'évoquerons à travers quelques exemples issus de l'épisode de la rencontre entre Jésus et la Sama-

ritaine au chapitre 4 de l'évangile selon saint Jean. Nous avons vu, avec le poème d'Apollinaire, l'importance du lieu et du temps.

« *Il [Jésus] arrive donc à une ville de Samarie appelée Sychar, près de la terre que Jacob avait donnée à son fils Joseph. Là se trouvait le puits de Jacob.* » (v. 5-6) Le lieu de la rencontre rappelle l'histoire de Jacob et de Joseph. C'est près d'un puits que Jacob rencontra Rachel, sa future épouse de qui naîtra Joseph. Comme Moïse avait rencontré Tsippora, comme Hagar, servante d'Abraham, avait eu la vie sauve pour elle et son fils grâce à un ange, comme l'envoyé d'Abraham avait discerné Rébecca comme épouse pour son fils Isaac. Au près des puits ou des sources on croise l'écu, voire l'envoyé du Seigneur (l'ange). C'est bien aussi ce qui va se passer avec Jésus qui vient dans la lignée des Moïse, Isaac, Jacob. Dès le début du récit, le lecteur est invité à prendre un point où Jésus se présente à la Samaritaine comme époux, différent des maris-idoles auxquels s'était attachée la femme.

« *C'était environ la sixième heure.* » (v. 6) Dans l'évangile de Jean, l'heure de la journée, quand

elle est précisée, fait écho à la passion de Jésus. C'est à la neuvième qu'il remet son esprit. A la sixième heure, Jésus est crucifié et des ténèbres envahissent la terre, prélude à sa mort qui révélera en toute lumière sa gloire. La rencontre avec la Samaritaine est prélude à la révélation à la Samarie qu'il est le sauveur du monde (le monde est synonyme de ténèbres pour Jean). Sur la croix, peu avant la neuvième heure, il dira « *j'ai soif* », accomplissant l'Écriture dans les psaumes 22 et 69. A la Samaritaine, il demande à boire.

« *Jésus, fatigué par la marche, se tenait donc assis sur la source.* » (v. 6) La fatigue de Jésus résonne pour le lecteur, alerté par la sixième heure, avec l'épuisement qui achève son chemin sur la terre. Il est assis sur la source⁴. Cette source va se révéler la source de la vie éternelle, figure du Père. C'est par le Fils qu'il faut passer pour accéder à cette Vie. Comme Jacob avait donné accès à l'eau du puits au troupeau de Rachel, en déplaçant la pierre qui protégeait le puits : une pierre qui annonçait le Christ assis sur la source.

Le texte de l'évangile selon Jean déploie ses harmoniques à la fois dans le contexte proche (le chapitre 4), dans le contexte plus large qu'est l'ensemble de cet évangile, et encore plus loin, par les textes de la Genèse, de l'Exode, des psaumes, et bien d'autres. Dans chacun de ces textes est offerte au lecteur la possibilité de goûter au mystère dans des temps, des espaces et par des personnages variés mais qui trouvent une récapitulation, un accomplissement dans le Christ esquissé par les évangiles.

La Bible est comme un corps sonore, pouvant être mise en vibration par une lecture attentive et ouverte à la dimension poétique des textes, même s'ils n'ont pas une forme poétique apparente. Leur puissance d'évocation est dynamique de révélation, de résurrection pour les lecteurs.

Un pont avec ceux qui croient autrement

La Bible est à disposition de tout un chacun, qu'il soit chrétien ou pas. Elle intéresse nombre d'écrivains et de poètes qui y trouvent une source d'inspiration pour faire écho

4. Et non près du puits comme il est souvent traduit.

à leur recherche spirituelle, sans pour autant nécessairement confesser le Christ. De même, pour des lecteurs non chrétiens, nous avons vu comment une approche poétique peut permettre d'entrer dans une écoute de ce qui s'est déposé dans ces pages, sans nommer la Source, mais en s'y abreuvant.

La poésie est un des ponts jetés entre la culture de notre temps et le christianisme. Il est possible de le fréquenter de différentes manières : par des groupes de lecture poétique, des ateliers d'écriture, la création de textes, de chansons, de spectacles déployant poétiquement des passages de la Bible... Jean Debruyne demeura avec inspiration en ce lieu de passage. La Communauté Mission de France ne peut rester indifférente à ce lieu de rencontres et de dialogues.

Bibliographie

Guillaume Apollinaire, *Alcools*, NRF, Poésie/Gallimard. Le poème "Sous le pont Mirabeau" est extrait de ce recueil.

Gilles Baudry, *Présent intérieur*, Éd. Rougerie, 1998. L'œuvre poétique de Gilles Baudry, frère à l'abbaye de Landévennec, est fécondée du souffle christique sans jamais tomber dans l'apologétique. Citons aussi la poésie de Jean-Pierre Lemaire, Jean-Pierre Boulic, Anne Perrier, Christian Bobin.

Philippe Lefebvre, *Joseph, l'éloquence d'un taciturne*, Salvator, 2012. Philippe Lefebvre est dominicain. Agrégé et docteur ès lettres, il enseigne l'Écriture sainte à l'Université de Fribourg (Suisse). Ce livre déploie des résonances à travers toute la Bible à partir du presque rien que nous savons de l'époux de Marie. Un livre remarquable pour comprendre comment la Bible est une symphonie littéraire et poétique.

François Cassingena-Tréverdy, *Poétique de la théologie*, Ad Solem, 2011, 110 p. L'auteur, moine de Ligugé, plaide pour que la théologie ne se contente pas du modèle philosophique, mais puise des ressources d'expression dans la poésie. Pour ne pas seulement parler de Dieu mais aussi depuis Dieu. Ce petit livre invite à oser une théologie inspirante.

Art différencié avec des personnes handicapées

Par **Christelle Seguenot**



Christelle est volontaire de solidarité internationale avec la DCC (Déléation catholique pour la coopération). A Madagascar depuis la mi-août 2012, elle travaille comme responsable pédagogique dans les établissements scolaires de primaire tenus par les Carmélites de Saint-Joseph.

Du 26 au 30 juin 2012, à Brno, en Moravie, j'ai assisté à un atelier créatif destiné à des personnes porteuses d'un handicap. Cet atelier, ou workshop, était co-organisé par le CREAHM¹ (Créativité et Handicap mental) de Fribourg et l'association tchèque "Kunsttat Pro Futuro" qui a pour vocation de faire découvrir l'art aux personnes handicapées. Cet atelier tchéco-suisse existe depuis trois ans. Il s'est déroulé cette année à la Galerie Morave et a rassemblé plusieurs artistes et animateurs des deux pays partenaires. Les principes de base du CREAHM sont ceux

1. Cf. le site du CREAHM de Fribourg : <http://www.creamh.ch/>

- Pour faire connaissance avec les artistes et découvrir leurs œuvres, allez sur ce site dans la rubrique « artistes » et cherchez Pascal Vonlanthen et Stéphane Répond.

- Pour voir quelques photos de ce workshop, allez sur le Blog de Xénia : <http://xenia.over-blog.com/> dans la rubrique "Art". Vous y trouverez une série de liens à ce sujet.

de Luc Boulangé, fondateur du premier atelier CREAHM en Belgique : « *ils s'ancrent dans la conviction que des personnes en situation de handicap mental ou psychique douées d'un talent créateur trouvent dans les arts plastiques un mode privilégié d'expression, un sens à leur vie et une identité d'artiste pour autant qu'on leur en donne les moyens.* » (cf. le site du CREAHM). Le terme d'art différencié a été inventé par l'association CREAHM non pas pour désigner un art spécifique, mais pour nommer la production des artistes avec un handicap mental qui travaillent en atelier, guidés par des animateurs-artistes.

Une découverte inattendue

Cette approche était pour moi totalement neuve. En effet, j'ai toujours imaginé que l'on « faisait faire des dessins aux handicapés pour les occuper. » Ici j'ai découvert que la prétention était bien plus grande et le pari plus élevé : les membres des associations engagés dans cette action repèrent parmi les

personnes présentes aux ateliers celles qui ont un réel potentiel créatif à développer à force de patience et d'assiduité. Changement de perspective, renversement des valeurs, nous croyons que ce sont les personnes porteuses d'un handicap qui vont nous éblouir, qui vont nous guider vers la lumière par la maîtrise de leur art, en suscitant en nous le même élan qui les entraîne au-delà d'elles-mêmes. Confiance, clarification du regard, le processus créateur est une marche que l'on n'effectue pas seul : artistes, animateurs, spectateurs participent ensemble à la naissance de chaque œuvre.

Je suis l'aveugle sur le chemin

J'ai relu cette expérience à la fois personnelle et collective en parallèle avec la guérison de l'aveugle chez Marc 8, 22-29. « Ils arrivent à Bethsaïda ; on lui amène un aveugle et on le supplie de le toucher. Prenant l'aveugle par la main, il le conduisit hors du village. Il mit de la salive sur ses yeux, lui imposa les mains

et il lui demandait : “Vois-tu quelque chose ?” Ayant ouvert les yeux, il disait : “J'aperçois les gens, je les vois comme des arbres, mais ils marchent.” Puis Jésus lui posa de nouveau les mains sur les yeux et l'homme vit clair ; il était guéri et voyait tout distinctement. Jésus le renvoya chez lui en disant : “N'entre même pas dans le village.” »

Il nous arrive de chanter ce cantique : « Je suis l'aveugle sur le chemin, guéris-moi, je veux te voir ». Facile de chanter cela alors que nos deux yeux sont bien ouverts, et que nous voyons le chemin en question se dérouler sous nos pas. Non, il ne semble pas, “à première vue” – l'expression est adéquate ! – que nous soyons vraiment aveugles. Mais ce que le texte nous suggère peut-être, c'est que pour bien voir les choses, il faudrait y regarder “à deux fois”. Il faut persévérer dans la vision, apprendre à regarder au-delà des apparences. Ce que l'on voit n'est pas toujours ce qui est, et nous avons vite fait d'interpréter ce qui se présente à nous selon

nos propres critères. Devrions-nous changer de critères ?

Mes yeux se sont ouverts

Pour Jésus, guérir c'est toucher et dire. Pas de formules magiques, pas de signes extraordinaires. Je pense à ces artistes handicapés qui furent pour moi des thaumaturges, à la manière de Jésus qui prend l'aveugle par la main et le conduit hors de son village afin de le guérir en deux étapes. Au cours de cet atelier bien particulier, j'ai vécu cette ouverture du regard en plusieurs étapes. « Prenant l'aveugle par la main, il le conduisit hors du village. » Brno. J'étais déjà bien loin de mon « village », de mon petit hameau bourguignon !

Leur main qui dessine, qui peint, qui colore, ouvre mes yeux. Je les regarde à travers leurs œuvres, à travers leur travail, et cela change tout ! Au début, là où d'autres n'y voient que du feu, je n'y vois que des arbres (Mc 8,24), des arbres en route, une forêt

mouvante de formes et de couleurs. Je ne comprends pas, je ne discerne pas encore le fond des choses. Je marche avec les arbres, je vais plus loin. J'ai besoin qu'ils m'apprennent à discerner. Ils posent de nouveau leur pinceau sur la palette, mélangent les gouaches, puis, sur la toile, tracent des traits, et mes yeux s'ouvrent tout-à-fait. Je vois tout distinctement, le cœur de l'artiste qui bat, le message de vie qu'il veut faire passer dans les formes extraordinairement colorées qu'ils me donnent à goûter. Je suis profondément entrée en contact avec eux, j'ai renoncé à mes critères esthétiques. Nous nous sommes regardés et nos regards se sont parlé.

Une leçon d'espérance

La rencontre avec ces artistes et les organisateurs de ce workshop fut donc pour moi une vraie révélation par étapes. J'ai admiré leur persévérance, leur talent et leur enthousiasme à partager leurs œuvres, avec simplicité et sans le détour habituel de la fausse modestie.

Après quelques heures, impossible de rester simple spectatrice, j'ai préféré me situer comme interlocutrice et me suis efforcée d'entrer dans le monde qu'ils m'ouvraient par leurs couleurs, leurs formes, leur joie de créer. Je m'y suis plongée sans hésiter et j'ai reçu une leçon d'espérance : la vie mérite qu'on lui rende hommage par nos désirs créateurs, quelles que soient leurs formes. Cela m'a fortement interpellée. Il n'était plus question de handicap ou non, il était purement et simplement question de création, libérée, rendue possible par le soutien du groupe, des accompagnateurs, des spectateurs. Expérience collective en somme où chacun avait sa place. Qu'est-ce qu'une œuvre si elle n'est pas regardée ? Qu'est-ce que l'artiste s'il n'est pas reconnu ? Que sont les spectateurs s'ils n'ont pas un regard accueillant ? Circulation de vie dans la communication des regards. Voir et donner à voir. La jonction de la main et du regard. Main de l'artiste qui crée. Regard du spectateur qui accueille et laisse l'œuvre parler, et donc l'artiste se dire.

Mais qui sont ces artistes ?

C'est Pascal. Il a la cinquantaine et est porteur d'un handicap mental. Il y a trois ans encore, il vivait avec sa maman dans un petit village suisse. Il passait ses journées assis sur un banc devant la maison. Il observait. Il souriait. Toutes ses années ont défilé sans beaucoup d'actions ni de paroles jusqu'à la mort de sa maman. Recueilli dans un centre, il participe depuis aux ateliers créatifs du CREAHM de Fribourg. À force de travail - environ 20h par semaine -, de patience et de persévérance, Pascal est devenu artiste. Il dessine en utilisant diverses méthodes et en grand format des êtres extraordinaires qui portent en eux d'autres êtres,



plus petits. Tout cela est entouré de courbes, de vagues, de spirales et harmonieusement colorié. Nul doute que ce qu'il dessine vient du plus profond de lui. Il ne dit presque rien mais aime bien chahuter avec les animateurs quand l'occasion se présente. Amateur de bon repas, il reste toujours très concentré sur qui l'entoure ou... sur ce qu'il a dans son assiette ! Entièrement présent au monde - à "son" monde ? - Pascal est paisible, tranquille, mais pas passif. Il me semble qu'il continue d'observer, comme avant, lorsqu'il était sur son banc. Il transforme tout ce qu'il voit, tout ce qu'il pense, en formes harmonieuses et vivantes pour nous faire voir la vie, sa vie, selon ses critères à lui. Il nous donne à voir un monde qui donne naissance à des êtres

originaux, enveloppés par une matrice protectrice.

C'est Stéphane, Suisse lui aussi, qui cherche son inspiration dans la musique. Il écoute, casque sur les oreilles, crayon à la main. Il se pose. Il commence. Lorsque nous l'interrogeons sur son inspiration, il nous fixe avec sympathie et timidité de son grand regard clair et profond : « je ne sais pas d'où ça vient, c'est comme ça. » Oui, c'est comme ça : visages qui invitent à la rencontre sur fond de paysages oniriques et multicolores. C'est un monde où le réel et le rêve s'entremêlent et se répondent avec précision et simplicité.

C'est Denisa, autiste. Elle porte en elle un monde bien délimité, détaillé, précis qu'elle fait jaillir sans rature ni hésitation de son crayon de papier... et de sa voix ! En plus du dessin, elle joue merveilleusement de la guitare et chante d'une voix parfaitement claire et posée. Son processus de création est ex-

ceptionnel. Elle gère l'espace de sa feuille de façon magistrale en commençant au centre par deux mains qui se tiennent. Autour de ces mains nouées, deux êtres apparaissent : c'est elle et Éric, son petit ami. Puis un chemin surgit sous leur pas et une porte devant eux. À gauche, un arbre immense et fleuri : c'est le marronnier de l'allée, lorsqu'elle va voir Éric. Sur la droite un parking avec, ô surprise, un camion de pompiers. Denisa est pompier volontaire et elle exhibe souvent son casque qu'elle emmène toujours avec elle. En deux jours elle dessine une de ses promenades amoureuses avec Éric. Le résultat est stupéfiant tant la scène est réaliste !

Communier à une même œuvre

Les deux derniers jours de stage sont consacrés à des créations collectives. Deux grandes fresques sur papier naissent de leur coopération presque muette. Ils échangent peu de paroles – la parole n'est pas leur moyen habituel d'expression - mais sont absorbés par

la tâche de créer une œuvre commune où chacun se reconnaîtra en même temps qu'un "être ensemble" pourra s'exprimer. Chacun dit ce qu'il est sans altérer la présence de l'autre, sans prendre plus de place que lui.

Ces artistes solitaires apparaissent comme étant chacun muré dans son handicap, dans son monde. Mais le fait de créer d'abord côte à côte, puis ensemble sur un même panneau, rend leurs bulles perméables sans les faire éclater. Ils font naître plus grand qu'eux par l'écoute de leur être profond autant que par le partage de leur expérience. Discrètement, ils comptent les uns sur les autres, ils s'encouragent par le papier et la couleur. Le fait d'être présente à cet atelier et d'assister à ce processus créateur à plusieurs, a non seulement transformé mon regard sur les personnes porteuses de handicap mais aussi sur l'art, souvent individualiste dans notre société où tout se vend et s'achète. Les œuvres des artistes handicapés sont elles aussi vendues pour faire vivre l'atelier et financer

leur apprentissage : cela les autonomise et leur donne la possibilité de continuer à travailler leur art, à le développer. Ces œuvres nous disent l'effort des artistes à se dire, à mettre en couleurs ce qu'il est parfois difficile de mettre en mots. Elles nous disent aussi que personne n'est une île : ces artistes ne pourraient pas s'exprimer « en vase clos », sans les regards extérieurs des visiteurs, ni sans le compagnonnage silencieux des autres artistes animateurs ou handicapés. Cette création-là est familiale, amicale, elle ouvre à une communauté porteuse de vie, de joie et d'espérance. L'art est devenu source de vie car il est expression pure, sans justification aucune.

Une expérience de transcendance

Éric-Emmanuel Schmidt, dans son livre *La part de l'autre*, dit que si Hitler était devenu peintre, peut-être que le monde aurait moins souffert... Et si nous-mêmes, nous osons exprimer la profondeur de notre être

par la création artistique, nous apporterions sans doute au monde ce que les chrétiens appellent l'espérance, c'est-à-dire cette ouverture à un Autre (Dieu ?), aux autres. Car créer, c'est mettre en mots. En mots de lettres ou de couleurs, de formes ou de matières. Il s'agit de faire et de faire voir, il s'agit de la main et des yeux. La création artistique, dans son processus d'élaboration et son aboutissement – l'œuvre – est une interprétation des mondes. Si nous voulons bien l'accueillir, elle peut nous ouvrir les yeux sur nous-mêmes, sur les mondes qui nous entourent et ceux que nous portons en nous.

Je suis convaincue que c'est une expérience de transcendance, aussi bien pour l'artiste que pour le spectateur. La création est un mouvement que les formes sur le papier ne parviennent pas à figer : le spectateur est emporté dans cet élan. Choisit-il de nous faire monter ou bien de descendre ? Symboliquement, nous pouvons visiter aussi bien nos enfers que nos paradis. Lorsque le cœur est ouvert, lorsqu'il est prêt à accueillir ce qu'un autre a déposé sur sa toile, la rencontre en vérité peut se faire et le meilleur de nous se communiquer dans cette interaction nécessaire entre l'artiste et le visiteur.

Créer, c'est se risquer à vivre

Interview par Dominique Fontaine



Dominique Fontaine est allé rencontrer cet été en Bretagne un couple d'amis. Il connaît Dominique Gontier depuis la période étudiante quand ils militaient à l'UNEF. Il avait animé les obsèques civiles d'Anne, sa femme, après deux ans d'une maladie dégénérante¹. Isabelle, la nouvelle compagne de Dominique, est mère d'un enfant trisomique.

1. Dominique Fontaine avait raconté cette cérémonie et les dialogues qu'elle avait entraînés dans la LAC n°246 en 2008.

Isabelle : Je suis restauratrice de tableaux. Mon métier me met un peu en marge de la création : je répare la création artistique, je me coule dans le moule du créateur.

Le peintre est quelqu'un qui se risque, qui se met à découvert. Je ne m'en sens pas capable. C'est comme si on me demandait de nager en pleine mer sans gilet. Créer demande une liberté dégagée de toutes les conventions et des bouées qu'on peut se donner, cela me fait peur.

Dominique F. : Pourquoi n'y aurait-il que cette définition du créateur ? N'es-tu pas créatrice dans ta vie quotidienne ?

Isabelle : Tu as raison. Tu as vécu hier avec nous cette soirée avec des amis ici dans ce lieu de Brigneau. Chacun a participé. J'ai fait l'intendance, j'ai confectionné un dessert et j'ai eu le sentiment de participer à la création collective d'une journée de vacances passée ensemble. Me lever le matin en me disant : « *Cette journée, je vais la rendre exceptionnelle dans les petites choses* », cela me motive autant que de peindre.

Dominique F. : Ce que tu dis est important : nous ne sommes pas le centre d'une production nouvelle.

Isabelle : Oui. Dans le travail aussi, je me sens un maillon dans un ensemble. Chacun des collègues a ses particularités. Et à la fin d'un chantier, on a le sentiment d'une œuvre commune.

Dominique G. : Après ce que nous avons vécu ces dernières années, la maladie et la mort d'Anne, la vie au quotidien avec Sabri, la question que tu nous as posée me semble très actuelle. J'aurais même envie de la retourner :

« *Créer, c'est se risquer à vivre.* ». C'est ce que nous avons fait avec le projet de ce lieu, initié avec Anne avant sa maladie. Nous avons ce lieu exceptionnel et immense, cette ancienne conserverie de poisson. Nous trouvons qu'il n'était pas normal qu'il ne soit à la disposition de notre famille, qui avait eu l'opportunité de l'acheter il y a 35 ans. L'idée était d'en faire un lieu dédié à la mer et aux pratiques culturelles. Un lieu de rencontres, d'échanges, de création, de répétitions de musiciens. Un lieu autogéré aussi, car les gens qui y viennent donnent un coup de main pour des travaux.

Dominique F. : Vous insistez tous les deux sur la dimension collective de la création.

Dominique G. : Je pense souvent aux gens qui nous ont précédés. Je me sens proche de tous ces ancêtres. Je vois alors l'histoire comme un immense continuum de création collective. On ne peut réduire la création à des gestes d'individus exceptionnels comme Bach, Chagall et les autres. Ils sont le produit de l'aventure collective de l'humanité. Ils en sont parfois la synthèse à un moment donné.

Alors, si on pense que la vie est une création collective continue, chacun y a sa place. Cela vient heurter la conception selon laquelle il y aurait les meneurs et les suiveurs. Chacun participe à cette création globale qui est la marche de l'humanité.

Dans une entreprise, ce sont les gens qui sont à la base, à la production, qui sont les plus importants. C'est parce que des gens produisent, créent, que l'entreprise peut vendre. Créer, c'est intervenir dans ce processus.

Dominique F. : Mais Sabri, lui qui est handicapé, comment participe-t-il à ce processus ? Comment pouvons-nous dire de lui : vivre c'est se risquer à créer ?

Isabelle : Cette année, quand nous avons fait la démarche de vouloir le faire entrer dans la famille des chrétiens, j'ai réfléchi pourquoi c'était important. J'ai écrit à

Camille, un des fils de Dominique, pour lui dire pourquoi je souhaitais qu'il soit le parrain : que Sabri comprenne qu'il a toute sa



place parmi les chrétiens et parmi les humains, que sa vie n'est pas comptée pour rien, que c'est important qu'il soit là. Quand Sabri est né, les médecins n'ont eu que des paroles négatives : « *Il ne pourra pas faire ceci, il ne sera pas capable de cela.* » Ce n'est pas vrai. C'est une autre façon de vivre. Nous sommes dans un monde où il faut « *réussir* ». Les parents calculent si leur enfant va réussir à l'école, quel métier il pourra avoir. Avec Sabri, il n'y a pas d'obligation de résultat. Avec ses enseignants, l'important est de découvrir ce qu'il est obligé de mobiliser pour arriver à ce à quoi il arrive. Il faut changer tous les codes éducatifs. On peut se dire :

« *Il ne sera pas utile à la société, il ne va pas travailler, il ne va pas cotiser.* » Il n'est pas rentable. On veut essayer de nous faire croire que

c'est négatif. Ce n'est pas vrai. Sabri apporte plein de choses. Quand il apparaît, j'ai remarqué qu'il tire des gens vers le meilleur d'eux-mêmes. Tout à coup, ils ne peuvent pas avoir la réaction habituelle face à un être humain standard. Les gens sont obligés de trouver un autre code pour lui parler, pour communiquer avec lui, pour lui apprendre des choses.



Dominique F. : ... Pour créer avec lui.

Isabelle : J'ai une collègue qui a un petit garçon. La première fois qu'il a vu Sabri, il l'a regardé sous toutes les coutures, ça turbinait dans sa tête, il cherchait comment communi-

quer avec lui. Il faisait beaucoup d'efforts. Je crois que ça lui a beaucoup apporté. Il y a un mur entre Sabri et nous. Il y a des gens qui passent à côté et d'autres qui vont de l'autre côté du mur, et qui se révèlent à eux-mêmes.

Dominique G. : Pour moi, le handicap de Sabri n'est pas une question. On est avec lui dans un rapport très simple : il est content et on est content avec lui. Avec lui, qu'est-ce qu'on quantifie ? Juste le fait de vivre. Grâce à lui, on se rend compte qu'il n'est pas juste d'associer créativité et performance.

Une femme au chômage disait : « *Je ne fais plus rien, je ne suis plus utile, je ne suis plus dans la production.* » Et elle ajoutait qu'elle donnait un coup de main au Secours Populaire. Eh bien, moi je dis qu'elle bosse, qu'elle est utile, elle aide des sans papiers ou des sans droits. Elle est peut-être plus utile que de faire gagner de l'argent à des financiers !

Je pense aussi aux paysans : des millions de petites mains ont façonné nos paysages. On s'en aperçoit quand la nature redevient en friches. Les friches, ce n'est pas l'état de nature,

c'est l'état d'abandon. Il y a besoin de l'activité humaine créatrice.

Ce n'est pas pour rien que se développent des jardins partagés. A la société HLM où je travaillais jusqu'à peu, on a fait des jardins à la place de pelouses. C'était un espace entièrement contraint : il ne faut pas marcher dessus, il faut tondre, c'est le repaire des chiens. Dans ces jardins de 25 m², on met 25 personnes avec 25 bêches, et ça échange, ça discute avec les passants, avec ceux qui sont aux fenêtres. Un espace mort devient un espace de production collective, pas seulement alimentaire ; ce lieu devient un lieu joyeux. Des liens se créent parce qu'on partage des choses en commun. Je crois à une création collective à l'échelle du temps. Chacun est un moment de cette création et y participe avec ce qu'il est. L'expérience nous a montré que lorsqu'on essaye de changer par le haut, cela ne donne pas les résultats escomptés. Quand nous militions tous les deux à l'UNEF, nous étions dans cette culture-là. Les communistes aussi, avec l'idée d'une avant-garde du prolétariat.

Dominique F. : C'était l'idée qu'il y a des gens qui seraient en avance sur les autres et qui seraient donc des gens exceptionnels, comme dans la création artistique.

Dominique G. : Oui, nous avons été dans ce schéma-là. Or il faut avancer sur les deux pieds : ne travailler qu'en bas ne suffit pas si on reste dans les limites d'un système économique libéral, mais le changement par le haut n'est pas durable. Aujourd'hui il y a une myriade d'associations qui se battent dans tous les coins : sur l'eau, sur la culture paysanne, sur le contrôle des richesses, sur la vie dans les cités, etc. Beaucoup de gens font de la politique autrement. Ils s'insèrent dans une aventure collective et une certaine vue commune de la société. Dans la création collective, tu construis ta vie en l'insérant dans un mouvement.

Dominique F. : Tu insistes sur construire, être acteur... Mais, lors des obsèques d'Anne, nous avons dit qu'elle avait été amenée à passer par des pertes, perte de capacités, de

mouvements, de respiration. Pourtant vous avez continué à être créatifs. Vous l'avez été sans vouloir vous battre, dominer le sort. Tu as dit ce jour-là : « *Nous n'avons pas lutté. Il n'y avait aucun intérêt à se lancer dans une bagarre perdue d'avance. Alors, nous avons simplement décidé de vivre pleinement les instants qui restaient. Nous les avons vécus dans une rare intensité* ».

Dans ces situations où on perd la maîtrise, il y aurait donc aussi de la création ?

Isabelle : Quand tu es dans une création collective, tu peux t'abandonner entre les mains d'autres. Tu sais que les choses de la vie sont ce qu'elles sont. Tu t'abandonnes en confiance dans un projet collectif, avec tes trois bouts de ficelle et les qualités des autres. Quand tu es face au mur de la maladie ou du handicap, c'est la même chose : tu t'abandonnes en confiance à quelque chose qui participe de la vie : la maladie, la mort. C'est ton appartenance à un groupe d'humains qui rend cela supportable.

Dominique G. : C'est parce que nous avons cette expérience passée d'être insérés dans un projet collectif que nous avons pu vivre l'épreuve ainsi. Un des leitmotiv d'Anne était : « *J'ai bien vécu* ». Si on avait eu 30 ans et des gamins en bas âge, nous n'aurions pas dit la même chose. Tu ne te réalises pas dans le malheur. C'est ce que tu as vécu avant qui va te permettre de comprendre ce qui va t'arriver et de l'accepter. Parce que nous sommes dans un projet collectif dans un temps long, nous pouvons accepter l'échec sans être dans la déception.

En termes d'échec, les militants communistes sont particulièrement servis ! Ce qui est étonnant chez eux, c'est qu'ils ont l'espoir rivé au cœur. Dans l'histoire, les vainqueurs sont toujours un peu les mêmes, mais cela n'empêche pas les vaincus d'y croire encore et de continuer. La gestion de l'échec et du renouveau de l'espoir traverse tout le mouvement de l'histoire.

Dominique F. : Cela me fait penser aux évangiles : Ils insistent sur la mort de Jésus sur la croix. Mais ce qui permet de comprendre pourquoi il a vécu cet échec, c'est ce qu'il a vécu avant et qui s'insère dans un continuum de toute la Bible juive, où cet événement de la croix apparaît comme l'accomplissement de quelque chose qui se préparait, qui relie toute l'histoire humaine et qui permet aux premiers chrétiens de dire : « Il a sauvé toute l'humanité ». Si la mort de Jésus n'est pas intégrée dans tout ce processus, l'affirmation de sa résurrection peut être comprise comme de la magie.

Dominique G. : Oui, il ne s'agit pas de mettre l'échec comme moteur. J'entends des penseurs dire : « *les gens qui militent sont des gens qui veulent conjurer la peur de la mort.* » Non, ce sont simplement des gens qui veulent vivre, qui sont heureux d'être là, qui comprennent la finitude de l'existence et qui veulent la vivre. Dans ce continuum de la vie, dans cette création collective, chacun a sa valeur et sa place, Anne et Sabri comme les autres. Continuons ce chemin extraordinaire, qui peut être le fruit du hasard, peu importe, « *puisque la vie en vaut la peine* », comme le dit Aragon.

Composée par Jean-Baptiste Grison
à "Parole et Musiques 2012"

Aux Sables d'Olonne

Trouver la passe
A marée basse
Le phare indique déjà l'entrée
Nuages dansent
Donnent l'ambiance
Brise légère dans le ciel d'été
De l'Atlantique, une musique
Porte un grand arc-en-ciel de voiliers
Sables-d'Olonne
La cloche sonne
Le bon port est toujours bien gardé

Dansent nuages
Quand sur la plage
Tout un chacun commence à jouer
Renvoie la balle
Dans les étoiles
Si le soleil
veut bien rattraper



Le cri des mouettes
Monte à la tête
Comme un rire à gorge déployée
Sables-d'Olonne
Soudain frissonne
La brise fraîche s'est renforcée

Passent les secondes
Où se confondent
Le ciel et la mer à l'horizon
Étoiles en fête
La lune en tête
Font le décor des plus belles chansons
Et sur les places
Sur les terrasses
On sent monter l'improvisation
Sables d'Olonne
La nuit claironne
Mille et une voix à l'unisson



Quand créer donne d'être accordés

Par Marie-Odile Pontier



Coordinatrice des réseaux de la Communauté Mission de France, Marie-Odile est membre de l'équipe "Cultures et Foi" d'Île-de-France et du Comité de rédaction de la "Lettre aux Communautés".

C'est aux Sables d'Olonne, Galilée où se croisent touristes, habitants à l'année, saisonniers, artistes des rues, pêcheurs et navigateurs en partance pour le Vendée Globe que la session « *Parole et Musiques* »¹ a lieu chaque été depuis trois ans. Le défi est de monter, en moins d'une semaine, un spectacle musical en fonction des goûts et des talents musicaux des participants, aidé par un professionnel, en l'occurrence Gaëtan de Courrèges. Chacun(e) arrive donc avec ses deux ou trois chansons préférées et son (ou ses) instruments de musique ainsi que sa voix. Un premier temps assez long d'écoute de différents styles musicaux²

1. C'est une session organisée par le service-jeunes de la Mission de France

2. Voici quelques unes des chansons qui ont été interprétées: « *Almarita* » de La Rue Ketanou, « *Tomber des nues* » de Zebda, « *La mauvaise réputation* » de G. Brassens, « *Michelle* » des Beatles, « *Sound of Silence* » de Simon et Garfunkel, « *Un autre monde* » de Téléphone, « *Des pays* » de Mano Solo etc.

inaugure donc la session. Ensuite, un vote permet d'élire les chansons qui feront partie du spectacle. Il ne reste plus qu'à choisir comment les interpréter, ce qui est le gros du travail de la semaine. Cet été, un nouveau défi nous a mobilisés, celui de composer textes et musiques et ainsi d'entrer dans une dimension créative nouvelle.

Composer le fil rouge d'un spectacle est tout un art à lui seul. Spontanément, on a envie de le penser de manière logique à partir d'une thématique que l'on cherche à déployer dans ses différentes harmoniques. Nous avons découvert que ce qui rend un spectacle attrayant, c'est au contraire son apparente imprévisibilité par la diversité des chansons ou des morceaux de musique proposés. L'effet d'étonnement, d'inattendu est indispensable à la naissance de la joie d'être enchanté(e) par ce qu'on écoute et contemple. La création n'a pour mission que de rendre l'homme vivant.

Entrer dans la gratuité de la rencontre

Vivre la session aux Sables d'Olonne nous a d'emblée donné envie de créer des liens avec les jeunes de la JOC qui tiennent la perm' saison sur le port. Cette ouverture à d'autres nous décentre et nous permet de partager la joie de danses improvisées, auxquelles se joignent souvent des promeneurs. Nous faisons ainsi l'expérience que la musique et la danse sont des expressions simples qui rassemblent facilement des gens de provenances très diverses. C'est une manière de dialoguer autrement.

La gratuité de notre démarche compte beaucoup. Habituellement, nous jouons sur le remblai³ sans mettre devant nous le « *chapeau de l'artiste* » sur recommandation de la mairie, et la quête qui est faite lors de notre concert dans l'église est pour la paroisse. Cet été, les règles de la mairie ayant changé, la question s'est posée de permettre aux passants qui le désiraient de déposer une pièce devant

nous. Nous avons gardé le même cap avec la conviction que le monde d'aujourd'hui manque d'espaces de gratuité. La gratuité, n'est-elle pas toujours source d'étonnement, de perplexité, d'interrogation, de refus, d'émerveillement, de joie ? Et l'amour ne peut naître sans gratuité...

L'hospitalité engendre le désir de donner

Dans cette session, le rôle de l'hospitalité est essentiel. En effet, nous sommes accueillis, logés et nourris par Danyèle et Michel Régis, une famille de la Communauté Mission de France qui connaît beaucoup de monde sur place. Cela facilite grandement les liens avec la paroisse, la mairie et le voisinage. La soirée-crêpe de la JOC, la sortie en mer sur un voilier de 15 mètres avec l'ami d'un prêtre lié à la Mission de la mer, tout a contribué à nous faire goûter la chaleur d'une hospitalité large et généreuse. A notre tour, nous avons eu le désir de nous donner par l'art du chant

et de la musique. Donner c'est créer.

Christoph Theobald va jusqu'à dire que l'hospitalité, cet art de donner et de recevoir, est « *une manière messianique et eschatologique d'habiter le monde*⁴ » car telle a été, selon les Evangiles, l'attitude de Jésus. Le propre de toute hospitalité est de savoir accueillir quelqu'un et de savoir aussi le laisser partir. Cette hospitalité qui rend libre relève de l'Esprit. Elle est possible grâce au don gratuit de soi et à la foi que l'Esprit est à l'œuvre en tout être humain, quel qu'il soit. C'est une manière d'être au monde que Jésus continue de livrer à ceux qui la désirent, faisant confiance à la créativité de ceux qui la reçoivent.

Quand l'accord nous est donné

On ne demande pas, aux jeunes qui s'inscrivent à la session quelle est leur sensibilité religieuse, leur rapport à la foi et à la pratique de l'eucharistie. Ils sont accueillis tels qu'ils sont, le seul critère est d'aimer

3. Le remblai est aux Sables d'Olonne ce que la promenade des anglais est à Nice !

4. Christoph Theobald, *Le christianisme comme style*, vol. 1, p. 176.

chanter ou jouer de la musique. Tous les jours, est proposé un « *Apéro point d'orgue* », temps d'échange et de dialogue qui permet de relier les questions personnelles et l'expérience vécue ensemble. « *On est loin d'un temps de prière classique, mais c'est un moment d'ouverture à l'autre et à l'Autre...* »⁵. Le moment d'un temps de prière explicite est celui de l'eucharistie dominicale que nous animons en fin de session, une manière de dire notre reconnaissance à nos hôtes et d'offrir ce qui nous a réunis.

Ce choix d'une vie communautaire qui n'impose pas un style de prière particulier convient bien aux jeunes et l'expérience que nous avons vécue par la musique est reconnue par la plupart comme étant une véritable expérience spirituelle. En effet, ce qui les touche particulièrement, c'est la manière dont nous sommes en relation les uns avec les autres pendant les répétitions et les spectacles : écoute et respect mutuels,

chacun trouvant ou recevant son rôle sans besoin de se mettre en avant plus que les autres. L'épître aux Galates atteste qu'il s'agit là des fruits de l'Esprit Saint : « *voici ce que produit l'Esprit : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, humilité et maîtrise de soi... Puisque l'Esprit nous fait vivre, laissons-nous conduire par l'Esprit. Ne cédon pas à la vanité : pas de provocation entre nous, pas de rivalité* » (Ga 5, 22-26). Ces fruits sont à lire dans une dynamique plus large qui comporte la préparation de la session par l'équipe organisatrice. Or cette équipe est passée par des difficultés relationnelles qui ont été surmontées. Comme membre partie-prenante, je témoigne qu'un vent de réconciliation a soufflé de telle sorte que la session s'est vécue avec une étonnante impression de facilité. J'atteste que nous avons goûté la joie de se donner au-delà de l'habitude et la fierté simple de réussir une œuvre élaborée de bout en bout tous ensemble.

5. « *Quand les jeunes enseignent l'Eglise* » de Patrick Salaün, LAC n° 258, janv-fev 2011, p.19

Faire lever la résurrection dans un jardin

Par Jean-Christophe Houot



Prêtre de la Mission de France en équipe à Troyes, Jean-Christophe travaille aux Jardins de Cocagne, exploitations maraîchères d'insertion.

Pour voir la résurrection et la création artistique dans le jardin où je travaille depuis maintenant plus de neuf mois avec des personnes en réinsertion, je vous garantis qu'il faut se lever tôt. A la fin de la journée, lorsque François, un jardinier en réinsertion, vous informe qu'il a malencontreusement passé le motoculteur sur le tuyau d'irrigation, comment parler de résurrection ou de création artistique ?

Vous pensez bien que mon sang n'a fait qu'un tour et mes cordes vocales qu'une exclamation ! Moi qui me croyais déjà installé dans la maîtrise de l'activité maraîchère et dans le management du personnel !... Quelle déconvenue !... Mais après un dur effort de relecture, cette

déconvenue m'a finalement libéré. L'erreur de François, ô combien irritante sur le moment, est finalement devenue une ouverture pour moi. Elle a permis de réorienter mon regard. J'ai retrouvé le regard d'encadrant maraîcher notant qu'un jardinier avait voulu mieux faire cette fois-ci, quitte à prendre un sacré risque... J'ai vu qu'il m'avait offert toute sa confiance en me partageant son erreur professionnelle ! N'avais-je pas à accueillir cette confiance sans abîmer mes cordes vocales ? Car mon travail est avant tout d'aider des personnes en situation difficile à retrouver un emploi et une estime d'eux-mêmes par une activité économique qui est le maraîchage biologique.

Accepter d'être désorientés

Je crois qu'il nous revient d'interpréter les événements quotidiens, de mieux les comprendre, d'en faire apparaître finalement une cohérence. Le but de l'interprétation n'est pas de lisser la réalité, de la blanchir, de mettre en ordre ce qui peut désordonner notre être, d'absorber l'événement dans une compréhension trop pres-

sée...pour être juste. Cela ne ferait que ramener l'événement vécu à nos idées préétablies.

Au contraire, c'est justement quand il y a une résistance à l'interprétation des événements, que les événements peuvent nous décentrer de nous-mêmes et ainsi susciter en nous d'exister autrement. C'est lorsque les événements nous sont non-traduisibles, que notre identité s'interroge et peut s'ouvrir à de nouvelles possibilités, découvrir et même construire de nouvelles choses. Nous sommes dans un état renaissant. Regardons Marie la Magdaléenne dans Jn 20,11-18. Elle se retrouve complètement désorientée devant un tombeau vide. Dans l'Évangile, Jésus amène toujours des situations extrêmes. Celles-ci n'ont pas pour but de nous désorienter, mais de nous réorienter, de réorienter notre existence et être à nouveau à l'état naissant.

Certes, ces situations nous bouleversent. Mais pour autant qu'elles nous dérangent, elles éveillent en nous un « *exister* » autrement. Cependant, comme Marie devant le tombeau vide et le jardinier, il faut parfois se retourner

deux fois¹. Par conséquent, l'expérience de résurrection ne se constate pas et n'est pas de l'ordre de l'évidence. C'est une tâche, un véritable travail d'amplification à partir de ce que nous recevons du quotidien.

L'artiste fait œuvre d'hospitalité...

Deuxièmement, je ne regrette pas d'avoir laissé François utiliser le motoculteur au point d'en avoir broyé notre tuyau d'irrigation. Je vis cette responsabilité et cette confiance offertes à François comme une véritable création artistique. Je m'explique. Quel est le travail d'un artiste ? L'artiste n'a pas vocation à créer la vérité, ni à répéter simplement le déjà visible. Sans prétention, l'artiste invente humblement et gratuitement des nouveaux espaces, des nouveaux temps ou des nouveaux cadres pour que la vérité de quiconque puisse mieux se révéler. Aujourd'hui, je me réjouis quand François apprend à de nouveaux venus comment utiliser le motoculteur. Sa fierté est juste, et bien qu'elle ne soit pas catholique, elle me nourrit.

D'ailleurs, j'aime beaucoup la réflexion de Christoph Theobald sur l'attitude du Nazaréen dans ses rencontres. Ce dernier crée un espace de liberté, un espace de vie autour de lui afin que chacun puisse mieux découvrir et mieux construire sa propre identité. L'hospitalité du nazaréen n'a donc pour but ni de créer à la place de quiconque (et cela est parfois tentant...), ni de devenir un réceptacle passif de tout et n'importe quoi. Son hospitalité est active. Elle a pour fonction d'imaginer le lieu et l'occasion qui feront émerger la foi en la vie et l'identité de quiconque, qui sont déjà semées au fond d'eux. Son hospitalité permet la germination de l'autre. Elle amplifie et fait ressortir ce qui ne se voit pas. A travers son hospitalité, le Nazaréen se risque à créer des espaces libres pour que d'autres puissent encore (se) créer. Merleau-Ponty voyait déjà dans l'art de Cézanne la volonté de peindre « *la matière en train de se donner forme* »². L'art devient alors une amplification de ce qui est déjà là, mais pourtant diffus dans le monde.

1. Jn 20-14 et 16

2. *Sens et Non-Sens*, Gallimard, Paris, 1948, (Nouvelle Edition 1996), p. 18

Il laisse la peinture se peindre...

C'est un peu comme lorsqu'on fait de l'aquarelle. Je ne suis pas un spécialiste de l'aquarelle, mais je m'y intéresse... J'ai regardé sur Internet les techniques de cette peinture. Une technique m'a interpellé. Vous prenez un pinceau gorgé d'eau. Vous humidifiez la feuille jusqu'à toucher une couleur déjà déposée sur la feuille. A ce moment-là, lâchez tout et laissez la peinture se peindre. Laissez la couleur se diffuser sur la partie que vous venez d'humidifier. Car si vous n'humidifiez pas la feuille, la couleur déjà là ne pourrait pas se diffuser.

Peut-être que notre travail de chrétien dans le monde est d'avoir la même fonction que l'eau de l'aquarelle : permettre à la peinture de se peindre, permettre aux couleurs de se diffuser. En toute évidence, il ne s'agit pas de laisser tout et n'importe quoi se peindre, se répandre. Il s'agit de tout faire pour que ce qu'il y a de plus beau, de plus juste et de plus vrai dans le monde puisse se diffuser. Humidifier sans cesse de nouveaux espaces pour que le meilleur

de l'autre puisse se diffuser, ek-sister. Par cette technique (ou pastorale) de l'aquarelle, où nous laissons la peinture se peindre, nous sommes souvent surpris des couleurs qui émergent. Sans les inclure dans notre religion chrétienne, en quoi ces couleurs ne feraient-elles pas corps du Christ ? D'une part, il serait prétentieux, pour nous chrétiens, de réduire le Christ au christianisme. D'autre part, il me semble que le Nazaréen n'a jamais gardé ses distances vis-à-vis de n'importe quelle sainteté, si rebelle soit-elle !

Pour rendre l'autre vivant

Par conséquent, l'hospitalité du Nazaréen est une création artistique qui n'a pour mission que de rendre l'homme vivant. Sa fragilité, sa disponibilité et son effacement fécondent la vie de tout homme. En tant que chrétien, je crois qu'il nous revient de réaliser ce type de création, si risquée soit-elle. Mais là se joue la crédibilité de notre foi en Celui qui s'est livré gratuitement à nous et pour nous.

Reconnaître la présence du Ressuscité dans nos vies

Par Marie-Odile Pontier



Coordinatrice des réseaux de la Communauté Mission de France, Marie-Odile est membre de l'équipe "Cultures et Foi" d'Île-de-France et du Comité de rédaction de la "Lettre aux Communautés".

Apprendre à reconnaître la présence inattendue du Ressuscité là où nous travaillons : c'est un des enjeux de la foi chrétienne pour nous et pour tous ceux qui croient que la vie est du côté de ce qui nous ouvre à autre que nous-mêmes. L'expérience que vit Jean-Christophe dans son jardin d'insertion¹ est très différente de celle qu'ont vécue les participants de Parole et Musiques². Pourtant les deux récits tentent de rendre compte du lien intrinsèque qui existe entre l'acte créateur et les effets de la Résurrection dans nos vies.

1. Voir l'article qui précède de Jean-Christophe Houot : "Faire lever la résurrection dans un jardin" (page 65)

2. Voir mon autre article : "Quand créer donne d'être accordés" (page 61)

Relire élargit le regard

C'est le fait de repenser à un événement qui peut permettre de découvrir la trace d'une vie plus large que la nôtre. Abîmer un tuyau d'irrigation reste la plupart de temps une erreur qu'on oublie vite à moins qu'on n'en fasse un sujet de plaisanterie récurrent, qui à force, finit par énerver le responsable de la bêtise. Or Jean-Christophe a l'art (lui aussi est un artiste !) d'en percevoir ce qui ne se voit pas à l'œil nu : l'apprenti jardinier avait osé prendre un risque en s'engageant vraiment dans le boulot demandé et avait osé la confiance en avouant sa faute. Jean-Christophe vit alors une véritable conversion du regard et de la parole : « *N'avais-je pas à accueillir cette confiance sans abîmer mes cordes vocales ?* » S'ouvre alors à lui un espace d'interprétation qui lui permet de considérer que tout homme fait œuvre de création quand il est dans le don de soi et rend ainsi l'autre vivant. Cette œuvre de création est aussi œuvre de communion.

3. Mc 7, 24-30

Autant il pouvait sembler à Jean-Christophe que son lieu de travail n'avait rien à voir avec la création, autant il peut sembler a priori qu'une expérience de création musicale a forcément un lien avec l'œuvre de création qu'est la Résurrection. En fait, il s'agit bien du même enjeu. En effet, sur le moment, quand les sessions se vivent dans l'harmonie, cela pourrait paraître presque banal. On peut se suffire d'avoir vécu un bon moment ensemble sans chercher à lui donner un sens, parfois de peur de sur-dimensionner la simplicité de la réalité. Sans relecture, pas d'ouverture du regard à plus large.

Pas de création ni de résurrection sans réorientation

Se laisser désorienter, c'est vivre dans l'ouverture. C'est par là que Jésus est passé quand, désorienté par la femme syro-phénicienne³, il s'est laissé toucher par son immense foi au point d'en être émerveillé. Il a vécu

cette expérience de désorientation jusqu'à cet ultime, apparemment sans issue, de la mort sur une croix. Car comment continuer à croire que la vie et l'amour sont bien des réalités inépuisables quand on subit en son propre corps les effets de la haine et de la jalousie qui conduisent à la mort ? Cette désorientation de Jésus va aussi être celle de ses disciples. La perception de la résurrection viendra dans cette dynamique d'ouverture, presque improbable. Rien n'oblige à y croire. Seul un cœur ouvert à se laisser surprendre peut s'engager sur ce chemin de reconnaissance qu'est la quête de la présence de Dieu, qu'est l'écoute de l'Esprit à l'œuvre dans le monde. Alors, l'événement irritant d'un tuyau d'irrigation foutu permet de se réorienter vers l'essentiel, vers la compréhension de ce qui habite les cœurs en vérité.

L'expérience de création musicale amène aussi à vivre des déplacements. Chacun arrive avec sa mélodie personnelle mais personne ne sait à l'avance quel va être la teneur du spectacle, et qui va jouer ou chanter quoi. Une ouverture et une confiance de fond

sont demandées et quand cela est vécu, la joie et une forme de communion paisible sont au rendez-vous. Il y a dans ces attitudes une forme de conversion. Se mettre au service d'une réalisation commune amène à recevoir une place qui n'est pas forcément celle qu'on imaginait au départ. Chacun passe par des petits renoncements et vit quelque chose de ce que Jésus indique à ses disciples : « *Le plus grand dans le Royaume des cieux est celui qui s'abaisse et devient comme cet enfant. Et l'homme qui reçoit un enfant comme celui-ci par amour pour moi, me reçoit moi-même* » (Mt 18, 1-5).

L'hospitalité comme œuvre de création

L'hospitalité a une place essentielle dans les deux récits. Hospitalité et hostilité sont des termes sémantiquement opposés et étymologiquement apparentés. L'hospitalité, par opposition à l'hostilité, est un mode de relation qui désigne une sortie de la violence. Elle est, en ce sens, au fondement de la société, de la rencontre pacifique entre des personnes

et des peuples pourtant étrangers et divers. Fondamentalement, l'hospitalité qualifie les rapports réciproques entre Dieu et l'humanité : « *Voici que je me tiens à la porte et que je frappe, si quelqu'un ouvre, j'entrerai et prendrai mon repas avec lui et lui avec moi* » (Ap 3,20). Comme le silence permet à la musique de jaillir, l'hospitalité ouvre un espace où du nouveau peut advenir ; c'est en ce sens qu'elle est un acte créateur. Le Ressuscité n'impose pas sa présence, Il la propose à qui voudra bien l'accueillir, et c'est un accueil qui se transmet d'hôte à hôte par le biais de l'hospitalité mutuelle.

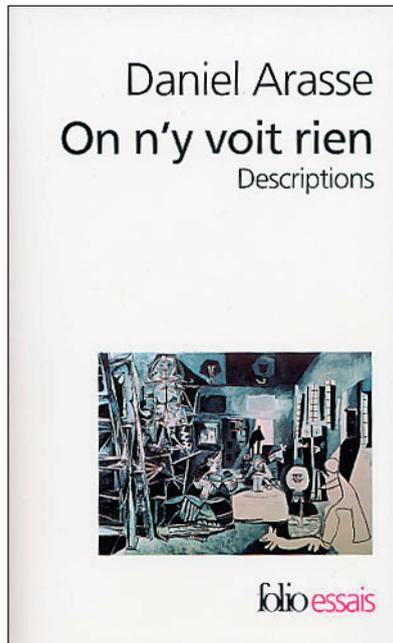
Il n'y a pas de frontière à l'Amour

Toute véritable expérience est spirituelle dans le sens où elle nous affecte. Elle retentit dans le corps et le cœur au point

de toucher les dynamiques profondes qui nous font vivre. Comme chrétien, on y reconnaît la marque de l'Esprit Saint quand cette expérience nous fait sortir de nous-mêmes, du bien connu de nos habitudes et de nos pensées et nous ouvre à vivre davantage dans la confiance, l'espérance et l'amour. Cette expérience de se dessaisir de sa vie et de la recevoir toujours à nouveau nous fait participer à la mort et à la résurrection du Christ. Comme François, le jardinier, comme les compagnons d'Emmaüs rencontrés par Olivier Capon, ou les collègues bâtisseurs de Michel David, les jeunes musiciens ne sont pas tous des chrétiens. C'est comme témoins de la Présence du Ressuscité parmi nous que nous reconnaissons le Vivant à l'œuvre dans leurs cœurs comme dans le nôtre. Il n'y a pas de frontière à l'Amour.

Daniel Arasse

On n'y voit rien. Descriptions

Denoël, folio essais**Présenté par Pierre Chamard-Bois**

L'auteur, Daniel Arasse, décédé en 2003, était historien de l'art. Il a enseigné à Paris et a été directeur d'étude à l'EHESS¹. Il fut élève de Louis Marin, philosophe et sémiologue. Il fut un grand vulgarisateur, en particulier avec sa passion de partager ses analyses d'œuvres (notamment italiennes) avec le grand public. Il a donné ses lettres de noblesse à une lecture attentive des œuvres picturales, en mettant en valeur ce qui est en général négligé ou rejeté par les historiens. Il incite à regarder par soi-même les œuvres et à ne pas se soumettre imprudemment au discours savant.

Dans le petit livre que nous présentons, il rend accessible à des non spécialistes un regard sur quelques grandes œuvres sous la forme de récits ou de dialogues fictions, très vivants et agrémentés de l'humour qui lui était coutumier. Il met ainsi en dialogues sa propre recherche, ses découvertes pas à pas. Nous sommes comme pris par la main et guidés dans une observa-

1. Ecole des hautes études en sciences sociales.

tion attentive des œuvres, mais sans jamais être contraints par son point de vue. Et nous allons de surprise en surprise : nous découvrons en particulier que dans certaines œuvres, des choses sont peintes pour ne pas être vues, d'autres indiquent comment regarder l'œuvre elle-même, d'autres encore désignent l'invisible dans le visible. Avec Daniel Arasse, la découverte d'une œuvre est un chemin de conversion du regard, parfois là-même où on n'y voit rien, ce qui a donné le titre au livre.



Pour en donner un avant-goût, regardons avec lui un tableau du Titien, La Vénus d'Urbino (qui a inspiré plus tard Manet pour sa toile Olympia). Un conseil pour lire à profit cet article : il est intéressant d'avoir sous les yeux cette toile en couleur. On la trouve facilement sur Internet en utilisant un moteur de recherche.

A première vue, le tableau montre une femme nue dans un palais vénitien, avec en arrière-plan une femme portant un vêtement à la main et une servante plongée dans un coffre matrimonial (où la dot en lingerie d'une femme mariée était gardée). La Vénus est dans une attitude provocante, se caressant le sexe : « Une pin-up ! » affirme l'historien des arts qui tient la dragée haute à l'auteur dans le dialogue fictionnel qui lui sert de commentaire.

Notre premier réflexe, quand nous regardons, est de reconnaître, ou tout au moins essayer de reconnaître, un lieu, des objets, des personnages, des attitudes. C'est une approche iconographique. Dans le même mouvement, nous associons à ce que nous reconnaissons des connaissances encyclopédiques, ou des souvenirs, ou des valeurs, ou des émotions, que nous projetons sur ce que nous voyons pour y construire du sens. La pin-up de l'historien est de cet ordre là. Les savants reconnaîtront sur le bord de la fenêtre un pot de myrte, symbole de Vénus, le chien sur le lit, symbole de fidélité, le bouquet de roses rouges, symbole de la passion amoureuse...

Après cette première approche qui consiste à s'approprier la toile, Daniel Arasse nous propose de regarder autrement l'œuvre picturale, en particulier à partir de ce qui pose problème. Cela peut se faire à partir d'un détail insolite, d'un personnage bizarre, d'une disposition des lieux anormale... Dans la Vénus d'Urbino, on peut remarquer qu'il n'y a pas de solution de continuité entre le premier et le second plan. L'interruption du carrelage entre le fond et le lit, la cloison sombre derrière la Vénus (dont le bord est à l'aplomb de son sexe) font apparaître que cette dernière n'est pas dans le palais vénitien suggéré par le fond de la toile. Le premier plan est une autre scène superposée à la première. « L'unité du tableau n'est pas une unité spatiale. » (p. 146) Il faut chercher plus loin.

Deux observations permettent d'avancer : le couleur de la cloison et celle du fond du coffre est la même ; et surtout l'observation que le spectateur est devant la Vénus très bas, comme à genou devant elle. Un nouveau point de vue apparaît : le spectateur est devant le tableau comme la servante devant le coffre. « Titien suggère qu'il fait voir ce que le contenu du coffre a pour

fonction de cacher. » (p. 157) L'auteur continue son parcours en montrant que la Vénus sur le lit est dans un espace intermédiaire entre l'espace où se tient le spectateur et l'espace du palais. Elle est à portée de main, mais intouchable (ce n'est que de la peinture sur une toile...) : « La servante agenouillée touche mais n'y voit rien, nous voyons mais nous ne pouvons pas toucher et, pourtant, la figure nous voit et se touche. » (p. 173)

Ce résumé du chemin que Daniel Arasse offre de parcourir avec lui devant une telle toile (il y a dans l'ouvrage quatre autres exemples proposés) permet d'expérimenter une autre voie qu'une approche visant l'objectivité de description et de classification (celle de beaucoup d'historiens de l'art) et qu'une approche subjective où le spectateur réagit avec sa sensibilité ou ses présupposés. Avec de la patience, un parcours est possible qui fait voir qu'il n'y avait rien à voir là où nous avons cru voir... Le spectateur est alors impliqué parfois jusqu'à expérimenter que c'est la toile qui le regarde, ou plus exactement, qu'il fait partie de cette toile qui n'attendait que lui pour prendre sa vraie dimension. Dans la Vénus d'Urbin, le peintre a soigneusement mis cela au point. Dans d'autres œuvres, cela peut se faire à l'insu du peintre, dans la mesure où, s'étant impliqué dans sa toile, il y a laissé des traces suffisantes pour qu'un spectateur puisse à son tour vivre l'expérience que lui-même a vécu en la peignant.

Tout cela peut être appliqué à une œuvre littéraire, et en particulier aux textes de la Bible. Le lecteur peut y être impliqué dans la mesure où le texte est impliquant et où il trouve la juste posture de lecteur à l'écoute d'une Parole.

Ce livre de Daniel Arasse est une petite merveille de pédagogie. Même si on ne connaît rien à la peinture italienne des XVe-XVIIe siècles, c'est l'occasion de changer son regard sur l'art et de découvrir à quel point de grandes œuvres peuvent nous faire accéder à l'invisible : c'est parce qu'on n'y voit rien qu'on peut accéder à l'Invisible qui nous contemple...

Pour prolonger la démarche : Alain Gauthier, *Du visible au visuel: Anthropologie du regard*, PUF, 1998, 197 pages.